France ILLUSTRATION

N° 140 — 5 JUIN 1948 — 60 FRANCS

Illinois U Library

Phot. M. de Renzis.

LE PÈLERINAGE DES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER

Les Gitans ont commémoré avec éclat le dix-neuf-centième anniversaire du débarquement des saintes Maries et de leur servante Sara sur la côte camarguaise. S. Exc. le nonce apostolique, Mgr Roncalli, accompagné des personnalités officielles, arrive aux Saintes, où les gardians font la haie sur son passage.

(Voir notre reportage en page 560.)

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-1

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.700	3.200	3.480	3.960
6 mois . . .	1.350	1.600	1.740	1.980

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an...	13,5	dollars	20	17	19,8
	6 mois ..	6,75		10	8,5	9.9
SUISSE.	Un an....	57	francs suisses	68	71,5	83
	6 mois...	28,5		34	35,75	41,5
PORTUGAL.	Un an....	339	escudos	407	430	497
	6 mois..	169,5		203,5	215	248,5

TOUS AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	3.400	4.080	4.300	4.980
6 mois...	1.700	2.040	2.150	2.490

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **500 fr.**
Étranger. . . . . Un an **680 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE PROCHAIN NUMÉRO France ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

RUE DE L'ÉVANGILE
Chronique d'Alexandre ARNOUX,
de l'Académie Goncourt

LE RETOUR DU GRAND PAN
Nouvelle de Marcel BRION

LE SQUARE DU PÉROU
Comédie en trois actes de Louis DUCREUX

PARAITRA LE **15 JUIN**

Illinois U Library

En Bourgogne, les Vins et Marcs de grande classe portent l'étiquette Morin père et fils

mais MOI, j'ai une gaine

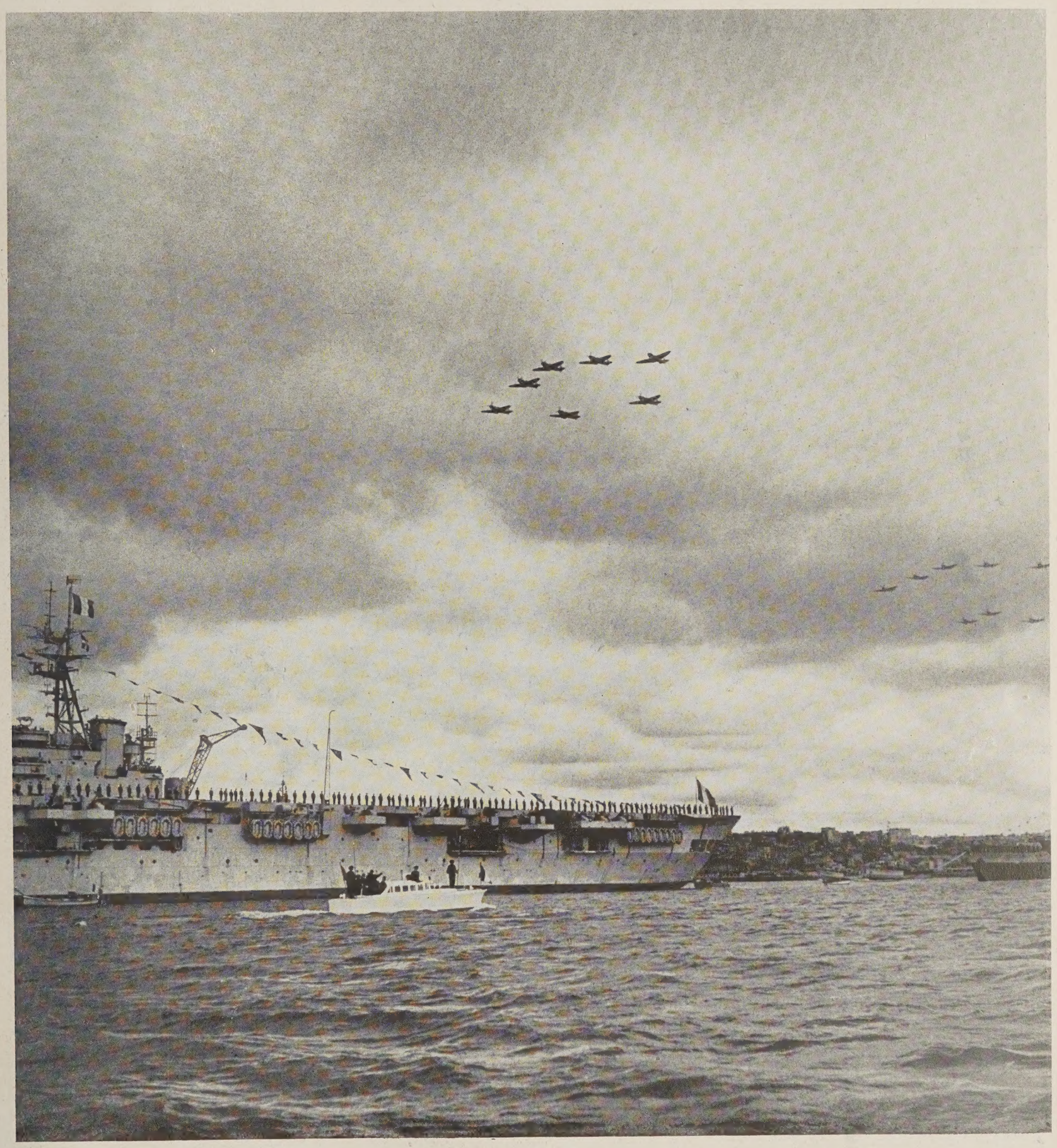
Scandale

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 140 5 JUIN 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL



A BREST, M. VINCENT AURIOL PASSE EN REVUE LA FLOTTE D'INTERVENTION

Au cours de son voyage dans le Finistère, le président de la République a remis la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec palme à la ville de Brest, après avoir visité les quartiers sinistrés de notre grand port de guerre. A bord d'une vedette, M. Vincent Auriol a ensuite passé en revue dans la rade les unités de la flotte d'intervention que la France met à la disposition de l'O. N. U. Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

M. DE GASPERI vient de présenter au président Einaudi les membres du nouveau gouvernement italien. Au premier rang (de gauche à droite), MM. Piccioni, Porzio, de Gasperi, président du Conseil, et Saragat.

M. PAUL SPAAK, premier ministre de Belgique, soulève symboliquement une barrière, inaugurant ainsi l'Exposition économique des trois pays du Benelux, qui s'est ouverte, le 25 mai dernier, à Bruxelles.

M. DAVID, président de la Commission de l'énergie atomique aux Etats-Unis (tout à fait à gauche) et ses collègues viennent de remettre au président Truman leur rapport sur les expériences de Eniwetok.

M. MALIK, ministre adjoint des Affaires étrangères de l'U. R. S. S., qui remplace M. Andréi Gromyko à la tête de la délégation soviétique à l'O. N. U., est arrivé à New-York, sur le *Queen Mary*, pour prendre son poste.

A L'OPERA, M^me^ Valentine Hugo fleurit le buste de Claude Debussy pour le 30^e^ anniversaire de sa mort, assistée de M^me^ de Tinan, de MM. J. Cain, conservateur de la Nationale, et G. Hirsch, directeur de l'Opéra.

LE D^r^ T. S. CHANG, ambassadeur de Chine à Londres, inspecte à Portsmouth, en compagnie de l'amiral Fraser, le navire de guerre *Aurora* et le destroyer *Mendit*, cédés à la marine chinoise par l'Angleterre.

M. PIERRE DE GAULLE, président du Conseil municipal de Paris, inaugurant dans les jardins de la maison de la Pensée française l'exposition des Dîners d'été, admire en passant l'une des tables exposées.

A L'HOTEL DE VILLE DE PARIS, à l'occasion de la Fête des Mères, M. Verlomme, préfet de la Seine, fait remettre à M^me^ Jarqueur, mère de dix enfants, la médaille d'or de la Famille française.

M. TOAN, président du Comité délibératif du centre vietnamien (debout), proclame l'élection du général Xuan (assis au centre) comme président du gouvernement central provisoire de l'Etat du Viet-Nam.

L'INSTITUT DE FRANCE

par MAURICE RECLUS,

de l'Académie des Sciences morales et politiques, ancien président de l'Institut de France.

Tout le monde sait qu'il existe un Institut de France, mais l'idée que s'en font la plupart des Français est à la fois rudimentaire et confuse. On le connaît surtout par ses aspects les plus voyants, ceux qui font image : le dôme du palais Mazarin (la fameuse coupole), l'habit vert, l'épée académique, objets d'aimables plaisanteries, sujets d'inusables anecdotes. Quant à la nature de cette institution, à ses origines, à ses buts, à son organisation, à son fonctionnement, on ignore généralement tout cela et, à vrai dire, on ne s'en soucie guère. J'ai le dessein d'exposer aussi simplement et brièvement que possible ce que l' « honnête homme » de 1948 doit savoir de cette maison à la fois illustre et peu connue.

L'Institut de France est, tout d'abord, voué aux choses de l'esprit : là est son caractère essentiel en même temps que sa raison d'être. Il ne connaît et n'a à connaître que des lettres, des sciences, des arts, que sa mission unique est de favoriser et de promouvoir. A la différence de l'Université, dont il est absolument distinct, aucune tâche d'enseignement ne lui est dévolue : c'est en elles-mêmes et pour elles-mêmes qu'il défend et illustre les disciplines chères aux Muses.

L'Institut a, en second lieu, un caractère officiel. Il est une personne publique en tant qu'établissement public de l'Etat. L'élection de ses membres est soumise à l'agrément du gouvernement sous la forme d'une approbation qui intervient par décret. Un palais national lui est affecté et il a droit, lorsqu'il tient sous la coupole ses séances solennelles, aux honneurs militaires. Il figure au tout premier rang des grands corps de l'Etat.

La troisième caractéristique de l'Institut de France paraît peu conciliable avec celle que je viens d'indiquer, car c'est précisément son indépendance à l'égard de la puissance publique, dont il tient pourtant son caractère officiel. Cette indépendance a deux aspects : d'une part, aucune doctrine ne lui est imposée et il n'a lui-même qualité pour en imposer aucune ; il ne reçoit ni ne donne aucune consigne d'ordre philosophique, scientifique ou esthétique. A ses yeux n'existent ni lettres, ni sciences, ni arts d'Etat, et aucun gouvernement n'a jamais songé à le mettre au service d'une idéologie de commande. D'autre part, il se recrute librement sous la seule réserve de l'approbation de ses scrutins — que le gouvernement serait théoriquement en droit de lui refuser.

Nous touchons ici à ce qu'il y a de plus original dans l'institution académique. Normalement, les membres des corps politiques sont désignés par le suffrage populaire, ceux des corps administratifs par le choix du gouvernement. L'Institut échappe à l'un comme à l'autre de ces modes de désignation, et c'est lui-même qui s'agrège les écrivains, les savants, les artistes appelés à en faire partie. C'est ce qu'exprime le terme un peu pédant, mais fort clair, de cooptation : les membres de l'Institut sont *cooptés*, c'est-à-dire élus par les Académies elles-mêmes. La coexistence de ce recrutement autonome et de l'estampille officielle, qui fait des élus académiques des dignitaires de l'Etat, a quelque chose de rare, sans analogie, je crois, dans les autres pays, sauf dans ceux qui se sont inspirés de l'exemple français.

SON RECRUTEMENT

Abordons tout de suite, sans d'ailleurs y insister plus qu'il ne faut, un sujet délicat qui a toujours été, dans tous les régimes, plus ou moins à l'ordre du jour. Se recrutant lui-même sans référence au suffrage populaire ni au choix gouvernemental, l'Institut n'est-il pas parfois tenté de former politiquement une sorte d'Etat dans l'Etat, de s'ériger sinon en adversaire, du moins en censeur du pouvoir ? On reprochait aux académies, vers la fin de l'ancien régime, d'élire trop volontiers des tenants ou sympathisants de l'Encyclopédie ; sous la Restauration, de se laisser « noyauter » par des hommes chers aux libéraux ; sous le Second Empire, d'avoir ouvert leurs rangs à un Jules Favre, chef de l'opposition républicaine ; dans l'ordre moral, d'avoir élu Victorien Sardou contre le duc d'Audiffret-Pasquier, président du Sénat (alors conservateur) ; sous la Troisième République, d'être manœuvrée par le « parti des ducs », etc. Reproches contradictoires qui, par leur contradiction même, font tout bonnement ressortir l'indépendance en quelque sorte absolue des académies, qui faisaient et font encore leurs choix en dehors de toute pression et même de toute suggestion du pouvoir, mais jamais contre le pouvoir. L'idée de s'opposer à l'Etat, dont elles tiennent leur statut et même leur existence, idée inconcevable ou, comme on dit, « impensable », ne leur est jamais venue, ne leur viendra jamais.

Prenons à cet égard, si vous le voulez bien, l'exemple de cette excellente Troisième, qui fut si honnêtement libérale, mais se montrait parfois susceptible. Cinq de ses présidents firent partie de l'Institut : Thiers, Raymond Poincaré, Paul Deschanel, Alexandre Millerand, Gaston Doumergue. Une demi-douzaine de présidents des Chambres républicaines, dont Challemel-Lacour, Léon Bourgeois, Paul Painlevé, Edouard Herriot, ont revêtu également l'habit vert. Accédèrent eux aussi aux honneurs du quai de Conti une douzaine de présidents du Conseil, parmi lesquels : Jules Simon, Charles de Freycinet, Alexandre Ribot, Louis Barthou.

En réalité, la maison du pont des Arts fut si accueillante aux dirigeants de la Troisième qu'on lui reprocha précisément de se montrer pour eux trop facile. Tout le monde connaît le mot de Renan, qui, apprenant la candidature de Freycinet, alors président du Conseil, à l'Académie française, prit son air le plus feutré et son ton le plus ecclésiastique pour dire : « Je lui donnerai ma voix, à moins toutefois que M. le président de la République nous fasse l'honneur d'être candidat. » La cause est entendue : l'Institut de nos pères et de nos grands-pères, « inféodé » à la fois aux « ducs » et aux princes consorts de Marianne, ne faisait pas de politique — et il avait bien raison.

L'Institut est, en résumé, un corps d'Etat recruté par cooptation, voué à ses activités d'ordre exclusivement intellectuel et représentant dans tous les domaines de l'esprit, officiellement, mais en toute indépendance, la culture française à son niveau le plus élevé. D'où nous vient cette institution assurément originale ? Ici s'impose un petit historique ; rassurez-vous, il sera très bref.

SES ORIGINES

A Jove principium : commençons par le commencement. L'Institut est issu de la Révolution française ; il a pour mère la Convention ; il est une création — la plus brillante peut-être — des constructeurs de la France moderne. Fondé par la Constitution du 5 fructidor an III sous le nom d'Institut national de France, avec la mission de « recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences », il dut sa première organisation à la loi du 3 brumaire an IV — 25 octobre 1795. Ainsi, nul doute : il procède de l'idéologie de la Première République ; il descend de ces hautes régions de la pensée encyclopédique où, au cours du XVIII^e^ siècle, s'élaborèrent, en France et ailleurs, mais surtout en France, les conceptions alors hardies qui donnaient la science pour base au civisme et l'esprit pour fondement à la liberté.

J'insiste là-dessus parce que l'Institut est fier de ses origines : n'est-il pas, de toutes nos institutions, la plus purement, la plus authentiquement « révolutionnaire » ? Mais — car il y a un mais, un mais d'ailleurs positif, si l'on peut dire, et pas du tout négatif ; un mais qui ajoute au lieu de retrancher, qui augmente au lieu de diminuer, qui élargit au lieu de restreindre — mais cette création, faite au nom de la raison raisonnante dans un esprit d'humanisme novateur et progressiste, avait ses racines au plus profond de la vieille France. Elle englobait, en effet, dans l'entité nouvelle, des académies de l'ancienne monarchie : l'Académie française, celle des inscriptions et belles-lettres, celle des sciences, celle des beaux-arts, quadruple gloire qui, depuis Richelieu (1635), avait illustré le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle français.

Sans doute, les conventionnels ne conserveront-ils pas l'appellation d'académies, legs par trop « ci-devant » du régime capétien. Des académies ? Fi donc ! des « classes » spécialisées conformément aux grandes lignes d'une sorte de tableau d'ensemble des activités de l'esprit humain. L'Institut national de France comprit tout d'abord trois classes : celle des sciences physiques et mathématiques, celle des sciences morales et politiques, celle de la littérature et des beaux-arts — division qui ne correspondait d'ailleurs que d'assez loin aux académies traditionnelles. Mais, sous le Consulat (3 pluviôse an XI), on revint à la vieille division quadripartite avec les « classes » suivantes : sciences physiques et mathématiques (ex-Académie des sciences) ; langue et littérature française (ex-Académie française) ; histoire et littérature anciennes (ex-Académie des inscriptions et belles-lettres) ; beaux-arts (ex-Académie des beaux-arts).

Vous remarquerez que les sciences morales et politiques avaient disparu de la liste : le Premier Consul, ennemi des « idéologies », n'aimait pas beaucoup cette « classe », qui comptait parmi ses membres les Cabanis, les Grégoire, les Laréveillière-Lépeaux, les Merlin de Douai, les Sieyès et autres suppôts d'un matérialisme ou d'un sensualisme en flirt plus ou moins réglé avec le jacobinisme, et la supprima donc d'un trait de plume. Les Bourbons ne les aimaient pas davantage, ces pauvres sciences morales et politiques dont la seule appellation était bien faite, n'est-ce pas ? pour inquiéter la Congrégation, voire la Sainte-Alliance... Aussi, lorsqu'ils rétablirent, dans le sein de l'Institut conservé et consolidé, les anciennes académies sous leur nom traditionnel (ordonnance royale du 20 mars 1816), ils se gardèrent bien de revenir sur l'exclusive prononcée par Bonaparte.

Il fallut l'avènement de Louis-Philippe pour que fût à la fois ressuscitée et fondée (ordonnance du 26 octobre 1832) l'Académie des sciences morales

et politiques, qui doit à ces vicissitudes historiques le privilège de représenter, du seul fait de son existence, la tradition libérale de la France d'après 1789. Depuis cent seize ans, la composition de l'Institut n'a pas varié et comprend toujours les quatre académies de l'ancien régime flanquées de leur cadette morale et politique, qui ne doit rien aux Capétiens et ne tire d'ailleurs de cette pureté d'origine aucun orgueil excessif.

Le petit « pedigree » qui précède explique que la maison-du-bout-du-pont, intimement mêlée aux Constitutions de la monarchie comme à celles de la République, façonnée de surcroît par la main puissante de Bonaparte, jouisse du double prestige de la tradition et du progrès, représente aussi bien la vieille France que la démocratie moderne. De l'une et de l'autre elle symbolise la continuité, l'indissoluble union après trois siècles écoulés. Ce qui, à mes yeux, donne à l'Institut son caractère vraiment fondamental, son originalité suprême, c'est la marque, la griffe de cette union, de cette continuité-là. Il exprime tout ce qui est de la France : de toute façon, de toutes parts, il est « national ».

Quoi qu'il en soit, les noms dont l'ont successivement puis simultanément revêtu l'ancien régime, la Première République et la Restauration ont fait une telle fortune, se sont nimbés d'une telle auréole qu'on en a mis partout et que, dans tous les pays, des institutions plus ou moins analogues se sont placées sous leur égide. Académie, Institut : ces mots éclatants ont été, en France, surtout après la première guerre mondiale, largement banalisés. Un certain nombre de sociétés, qui depuis longtemps menaient sous cette modeste appellation un train des plus honorables et rendaient d'excellents services, ont fait des pieds et des mains pour se muer en académies, ce à quoi, en dépit de l'opposition du Conseil d'Etat, sévère gardien des traditions fondamentales de la République et ennemi de l'inflation sous toutes ses formes, les gouvernements se sont prêtés avec une complaisance que d'aucuns ont pu trouver excessive.

N'importe : au milieu de ce foisonnement d'instituts et d'académies, la Coupole reste l'attraction sans pareille, le but auquel une grande partie des élites intellectuelles françaises ne cessent de tendre comme au couronnement normal des plus belles activités. Dans une carrière d'électeur académique, déjà longue de plus de onze années, j'ai toujours éprouvé un sentiment très particulier qui ressemble à de la confusion, la valeur, l'autorité, la notoriété des candidats me portant à me demander si j'ai vraiment qualité pour leur attribuer un quarantième d'habit vert. Dans ce sentiment, je le crains, entre moins de modestie personnelle que de révérence à l'égard de la grande compagnie de France, pour laquelle la reconnaissance de ses membres se double d'un respect filial.

SON ADMINISTRATION

Voilà donc, si j'ai dû être clair, notre Institut « situé » sous le double rapport de sa nature et de ses origines. Mais comment est-il organisé et administré ? Comment, en fait, se comporte-t-il ? Autant de questions peu familières au public, qu'il convient de renseigner succinctement.

Une règle stricte, inconditionnelle, domine l'organisation de l'Institut : l'égalité absolue des cinq académies. Aucune d'elles n'a sur aucune autre ni priorité ni préséance, sauf sous le rapport de leur ancienneté. C'est ainsi que l'Académie française, leur doyenne, vient toujours la première dans les annuaires et grimoires officiels ; en fait, elle doit à ce droit d'aînesse une situation privilégiée devant laquelle ses cadettes s'inclinent avec une affectueuse bonne grâce. L'égalité interacadémique trouve dans les règlements de l'Institut une application rigoureuse. Chacune des cinq académies exerce à son tour, tous les cinq ans, la présidence de l'Institut en la personne de son propre président, qui occupe cette année-là, ensemble et inséparablement, deux fauteuils présidentiels : celui de la compagnie à laquelle il appartient, celui des cinq académies. Cela va tout seul pour quatre de ces dernières, qui ont chacune un président annuel ; cela se complique un peu pour l'Académie française, qui a non pas un président annuel, mais un *directeur* trimestriel, ce qui fait que, au cours de l'année où l'Académie française détient la présidence générale, l'Institut compte successivement quatre présidents !

Une autre différence de composition existe entre le bureau de l'Académie française et ceux des autres académies : si le président de celle-là s'appelle *directeur*, son vice-président s'appelle chancelier — l'un et l'autre n'ayant qu'un mandat trimestriel. Celles-ci élisent chaque année, outre leur président, un vice-président désigné le plus souvent en raison de sa seule ancienneté et qui, l'année suivante, accède automatiquement à la présidence — laquelle échoit ainsi, en règle générale, aux plus anciens dans l'ordre du tableau. On ne saurait imaginer conception plus démocratique, à tout le moins plus égalitaire.

Le bureau de toutes les académies comporte, en outre, un secrétaire perpétuel, élu à vie, comme son titre l'indique, par chaque compagnie, et qui, avec le concours d'un secrétaire figurant parmi les fonctionnaires de l'Institut, assure la marche administrative de chaque académie, la gestion de ses deniers, la préparation de ses scrutins, tout en élaborant ses ordres du jour et en veillant à la tenue de ses procès-verbaux. Exceptionnellement, l'Académie des sciences compte deux secrétaires perpétuels, l'un pour les sciences mathématiques, l'autre pour les sciences physiques. Ces postes de haute confiance et de grande honorabilité constituent l'élément permanent du bureau des compagnies et comportent le logement de leurs six titulaires, si ceux-ci le jugent bon, dans les locaux du palais de l'Institut.

Le bureau de l'Institut, chargé surtout, en la personne de son président, de représenter les cinq académies auprès des pouvoirs publics et dans les cérémonies officielles, correspond à une sorte de présidence de la République académique, le rôle de gouvernement ou d'administration effectif appartenant à la Commission administrative centrale, composée de deux représentants de chacune des académies et des secrétaires perpétuels. Cette commission, dont l'animateur est présentement M. Germain-Martin, l'un des délégués de l'Académie des sciences morales, a la lourde charge d'administrer les biens de l'Institut, notamment son patrimoine immobilier et particulièrement le domaine de Chantilly, dont la gestion, du fait tant de ses collections inestimables que de ses importants cantons forestiers, exige, comme bien on pense, une attention soutenue en même temps qu'une grande autorité.

Longtemps l'Institut passa pour richissime, et il était, en effet, fort à son aise. Les legs, souvent très généreux, dont il bénéficiait depuis un siècle et plus, les revenus des fondations qu'il doit administrer lui procurèrent de confortables revenus. Mais, du fait des difficultés économiques et financières de ces vingt-cinq dernières années, en raison, notamment, des dévaluations successives, cette prospérité s'est muée en pauvreté — en une pauvreté qui, de plus en plus, confine, hélas ! à la détresse. En dehors de ses revenus propres, aujourd'hui réduits à assez peu de chose, l'Institut ne bénéficie, en effet, que de subventions de l'Etat, qui deviennent relativement de plus en plus modestes ; il en est arrivé — les augmentations, d'ailleurs légitimes, qu'il a accordées à son personnel ayant encore accru sa gêne — à vivre un peu au jour le jour, à se refuser toute dépense tant soit peu somptuaire, à rogner — chose plus grave encore — le montant des prix qu'il alloue sur le revenu des fondations, etc.

L'Institut milliardaire ! Encore une légende qui s'en va ! Quant aux membres des cinq compagnies, s'ils n'avaient que leur indemnité académique pour vivre, ils seraient plutôt dans le cas de mourir de faim, car leur indemnité fixe atteint tout juste 666 fr. + 66 fr. par mois, ce qui, avec le produit variable de leurs jetons de présence, ne saurait guère, au total, pour les plus assidus, dépasser 9.000 francs *par an*. Encore les membres libres, auxquels est refusée l'indemnité fixe, ne touchent-ils que leurs jetons de présence.

Les membres libres ? Je m'explique. En dehors de l'Académie française, qui ne compte que des membres titulaires, trois sur quatre des autres académies sont divisées en sections représentant chacune une spécialité. Par exemple, l'Académie des sciences comprend onze sections : géométrie, mécanique, chimie, botanique, etc. Mais il arrive souvent que des hommes éminents ne rentrent, par l'objet de leurs travaux, dans aucune de ces spécialités : la catégorie des membres libres est faite pour eux. Les académies des sciences, des beaux-arts et des sciences morales et politiques en comptent dix chacune. Celle des inscriptions et belles-lettres apporte une exception à la règle : elle n'est pas divisée en sections et comprend quinze membres libres. Au total, l'Académie française compte quarante membres, celle des sciences, soixante-dix-huit, celle des inscriptions, cinquante-six, celle des beaux-arts, cinquante et un, celle des sciences morales, cinquante — ce qui fait, en tout, deux cent soixante-quinze membres de l'Institut.

A cette phalange peu nombreuse il faut ajouter les associés étrangers qui existent dans les académies autres que la française et qui représentent ce que l'élite mondiale compte de plus illustre dans tous les domaines de l'intelligence. Ce titre constitue, en fait, une distinction d'ordre international fort enviée, que les monarques ne dédaignent pas plus que les présidents de République et les grands écrivains, savants, artistes de tous les pays ; Maeterlinck et Churchill, par exemple, sont membres associés de l'Académie des sciences morales et politiques. Les hauts représentants intellectuels des peuples amis de la France sont membres de l'Institut dans le plein sens du terme, au même titre que leurs confrères français : quand Churchill, en 1945, est venu siéger parmi nous, il eût été en droit de revêtir l'habit vert, pour sa grande joie peut-être, et certainement pour notre satisfaction.

SOUS LA COUPOLE

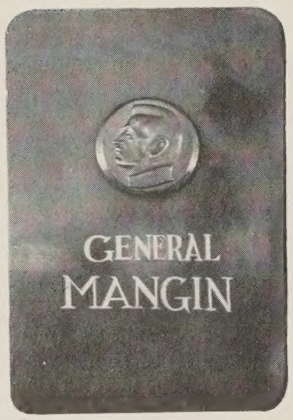
Les séances des académies sont en principe hebdomadaires. Elles se tiennent dans l'aile gauche du palais, sur la seconde cour, près des locaux de la bibliothèque. Deux salles leur sont réservées : une grande, de décoration assez austère, mais d'allure plutôt imposante, pour les académies des inscriptions, des sciences et des beaux-arts ; une petite, plus intime, dominée par une copie de Richelieu, de Philippe de Champaigne, ainsi que par les bustes de Victor Hugo et de Lamartine, qui est commune à l'Académie française et à celle des sciences morales. Tous les trimestres les cinq académies tiennent dans la grande salle une séance plénière de travail. Les séances solennelles ont lieu sous la Coupole : se sont, outre les séances de réception à l'Académie française, qui traditionnellement, ont lieu en cérémonie, les séances publiques annuelles de chacune des compagnies de l'Institut et la séance publique des cinq académies qui se tient tous les ans le 25 octobre, jour anniversaire de la loi de l'an IV, qui a, nous l'avons vu, doté l'Institut de sa charte primitive.

La Coupole, ses bancs « d'épreuve », ses courants d'air mortels (pour immortels), sa pompe impressionnante et désuète, le défilé des habits verts devant les gardes républicains qui présentent les armes cependant que, sous les voûtes vénérables, se répercutent les roulements du tambour... Ce spectacle est bien connu des Parisiens et mieux encore des Parisiennes ; il a ses habitués, ses fanatiques, il aurait peut-être ses martyrs. Mais ne les a-t-il pas, au fait, sous le rapport de l'inconfort et de la presse ? Avec une curiosité jamais lasse, les amateurs de ces solennités contemplent les uniformes de drap noir aux broderies vertes — dont le coût astronomique place actuellement les nouveaux élus devant un conflit cornélien entre le devoir académique et leurs possibilités budgétaires — le bicorne à plumes noires où la cocarde tricolore met sa note républicaine, les épées « avec rainures pour le sang » dont les pommeaux orfévrés par des artistes en renom au gré d'un symbolisme laborieux le cèdent parfois de loin, en élégance et en grâce, au pommeau doré, tout simple, de l'épée réglementaire, qu'on trouve encore, je pense, dans le commerce.

Ce que le public voit de l'Institut, c'est ce décor, cette façade, d'ailleurs brillants à souhait. Ce qu'il voit moins bien, ce qu'il faut lui dire, c'est que, derrière le décor académique, il y a une sérieuse, une solide, une permanente réalité : le prestige d'une institution qui a beaucoup contribué au rayonnement français, prestige largement international auquel les malheurs de notre pays n'ont pas porté, il s'en faut, l'atteinte qu'on pourrait croire. Si, pour ce qui est de l'esprit, la France continue d'aller de pair avec les grandes puissances mondiales, elle le doit à un ensemble de « valeurs » que représente bien honorablement la maison du quai de Conti. Donnez un coup d'œil sympathique à la Coupole quand vous passerez du côté du pont des Arts ; cela leur fera plaisir, à ces vieilles pierres de chez nous !

Mme la générale Mangin, que l'on voit ici avec le général Kœnig, commandant en chef français en Allemagne, assiste au baptême.

BAPTÊME DU BATEAU-ÉCOLE " GÉNÉRAL MANGIN "



Les Etats riverains du Rhin ont tous institué des écoles de bateliers et de pilotes spécialement nécessaires sur un fleuve pratiquement non balisé.

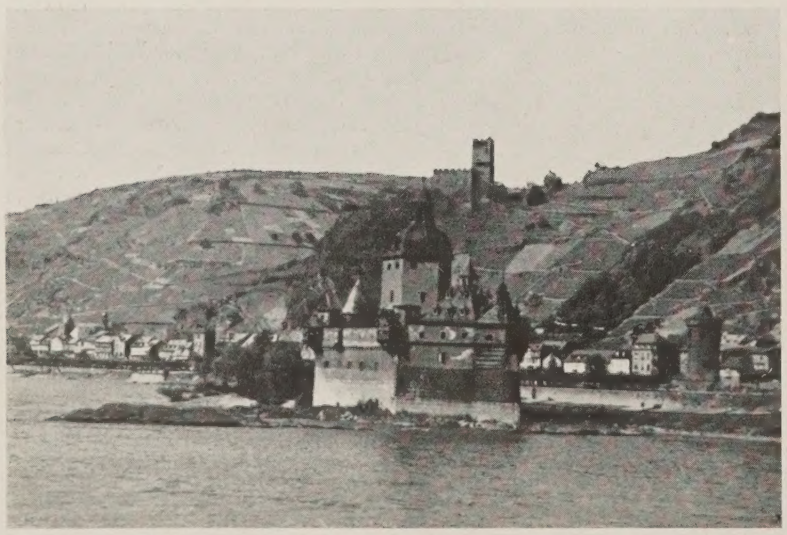
Tant pour satisfaire nos propres besoins actuels que pour aider ultérieurement la navigation commerciale, les Forces maritimes françaises du Rhin ont ouvert, dès 1945, une école de pilotes comme il en avait déjà existé une de 1919 à 1929. Ces techniciens assurent pendant la durée de leur service militaire le pilotage des vedettes de la marine et constituent ainsi une véritable pépinière de futurs pilotes civils du Rhin.

Nous possédions déjà plusieurs bateaux-écoles sur la grande voie fluviale de l'Est : le *Hoche*, le *Marceau* et le *Kléber*. Le 22 mai dernier notre flottille était dotée d'une nouvelle unité, le *Général-Mangin*, qui va devenir la principale école.

Le nom du général Mangin, venant après tous ceux des généraux de l'Empire, doit symboliser avec éclat la continuité de l'effort français sur le Rhin. Cet effort, d'ailleurs, ne doit pas se ralentir, surtout au moment où des décisions très graves vont être prises qui engageront l'avenir de notre pays et celui de l'Allemagne fédérale. « Nous croyons, a déclaré le général Kœnig, que les hommes d'Etat en mesureront l'extrême importance et rejetteront toutes les solutions qui pourraient compromettre notre commun avenir. »

Le commandant en chef français en Allemagne a procédé lui-même au baptême du nouveau bateau-école, entouré de Mme la générale Mangin et de toute la famille de celle-ci, notamment Mme la générale Brosset. De nombreuses personnalités assistaient à cette cérémonie, en particulier l'amiral Lemonnier, chef d'état-major de la marine, M. Frey, maire de Strasbourg, M. Vatin-Pérignon, président de la Ligue maritime et coloniale. La présence la plus significative était peut-être celle de M. Sarrailh, recteur à l'Université de Paris, car le message que la France désire apporter à l'Allemagne est avant tout d'ordre intellectuel et spirituel et elle ne peut le faire qu'avec l'aide de toute l'élite artistique et intellectuelle de notre pays.

C'est par un temps magnifique que s'est déroulée la cérémonie du baptême. La descente du Rhin, de Mayence à Saint-Goar, qui l'a suivie a été un véritable enchantement sur ce bâtiment de croisière renfloué et réparé par les autorités françaises d'occupation et capable de transporter, dans les meilleures conditions, quelque deux mille passagers.



Un des paysages rhénans admirés entre Mayence et Saint-Goar.

Les invités réunis sur le pont du nouveau bateau-école du Rhin.

L'UN DES QUARTIERS DE SOFIA DÉTRUITS PAR LES BOMBARDEMENTS D'AVRIL 1944 ET OU LES RUINES COMMENCENT MAINTENANT A ÊTRE RELEVÉES.

SOFIA

VILLE SANS ESPÉRANCE

SOFIA, c'était vraiment, dans la luminosité de ce printemps, une cité du néant. A peine arrivé depuis quelques heures, j'étais déjà en proie à une étrange impuissance, à un sentiment absolu de l'inutilité. Je subissais l'accablement d'une ville de 400.000 habitants, où il n'y a rien à ressentir, pas même une hostilité ambiante, pas même un arrière-goût de drame. La « démocratie populaire », c'était donc cette atonie en pierres et en hommes ?

Il me semblait surtout que tout avait existé ailleurs. Le régime s'est d'abord installé dans l'ennui de l'ancienne royauté, dans ces prétentieuses imitations où l'Allemagne et la Russie s'étaient combattues, au début de ce siècle, à coups de bâtiments.

A ce conformisme s'en est superposé un autre, de la même façon servile et minutieuse. Tous les accessoires du marxisme sont là. Une autre génération de statues, encore plus gigantesques, a envahi les places : une République populaire exhibe des formes matronesques, manifestement adaptées au réalisme socialiste dont le théoricien en Bulgarie est M. Obrentanov ; plus loin, le prolétariat est incarné par des hommes et des femmes en plein labeur, professionnellement étiquettés par leurs outils.

Il y a aussi la classique invasion des allégories. Au niveau de la rue, les vitrines désertes sont remplies par les grands « camarades », en bustes ou en affiches. Dimitrov, quoiqu'il ait droit à la même taille que Staline, lui cède néanmoins la place d'honneur, celle du milieu. L'obsession monte jusqu'aux façades : des effigies énormes s'étalent là, où en Amérique scintilleraient des réclames lumineuses pour un jus de fruit ou une revue swing.

Pourtant, l'oppression de Sofia ne provient pas de la monotonie de ce décorum : elle est dans une foule sans joie, un peu écrasée, qui se borne à s'écouler inlassablement à travers les rues. Les gens ne s'arrêtent jamais : d'ailleurs, qui pourrait bien les retenir dans l'anonymat de cette agglomération inhumaine sans étalages, sans cafés, sans plaisirs, où les seules concessions à l'existence se bornent aux petits marchands de graines ? C'est une foule décente — en dépit des habits fatigués — et où il ne se passe rien. Son calme paraît même exclure la possibilité des faits divers. Il semble que la seule réalité humaine de Sofia soit dans ces miliciens qui, en leur superharnachement, montent une garde rigide devant les ministères : eux, au moins, sont plus que des symboles, ils sont la réalité de l'ordre nouveau.

M. G. DIMITROV, PRÉSIDENT DU CONSEIL.

UNE RÉVOLUTION EN RETARD DE TROIS ANS

Il n'est qu'une zone de neutralité entre les étrangers et les Bulgares à Sofia : c'est l'antique Union-Club, toujours fidèle à ses us d'autrefois. On est dans un cercle dit diplomatique. A travers le méli-mélo des pièces gainées de boiseries sombres, des valets à gilets et à basques pratiquent toujours les marques classiques du respect dans le service de MM. les membres.

Les temps de l'escrime et du baccara sont prolongés en pleine démocratie populaire grâce aux photos jaunies des anciens présidents du club qui entourent sur les murs des portraits tout neufs d'un fringant Dimitrov. Il y a aussi, dans des casiers, les énormes registres contenant les signatures de cinquante années d'histoire, de tous les rois, de tous les dictateurs, de tous les aventuriers de la Bulgarie.

Apparemment le cercle était toujours ce lieu de réputation balkanique où s'attroupent les notables pour la lourdeur apéritive ; l'ennui était classique, à base d'importance sociale. Mais un Français, me montrant d'un geste tous ces personnages, me dit : « Quelle bigarrure dans cet assemblage, n'est-ce pas ? Se douterait-on que, dans ces petites salles démodées, où les étrangers boivent de la mastika glacée, les derniers *bourgeois* bulgares sont attablés avec les communistes chargés de leur disparition ? Sous la

LE PRÉSIDENT GUEORGIEV SALUE UNE MANIFESTATION A SOFIA.

LES JEUNES PAYSANNES COMMUNISTES PARTICIPENT A LA FÊTE DU TRAVAIL.

A DIMITROVGRAD, A ÉTÉ ÉDIFIÉE UNE IMPORTANTE USINE D'ENGRAIS.

bienséance mondaine, il y a tous les cas particuliers de cette science, la destruction d'une classe sociale : il ne s'agit même pas de révolution, mais simplement de technique sociologique. » Le passage obséquieux d'un garçon interrompit mon interlocuteur, qui, ayant inspecté les lieux d'un coup d'œil discret, m'entraîna dans un coin désert. « Excusez cette précaution, me dit-il, mais tous les domestiques sont de la milice. J'ai heureusement chez moi un valet de chambre « sûr », qui m'a demandé aide pour le rapport hebdomadaire. »

Ayant pris ses sûretés, mon interlocuteur continua : « Quel changement depuis un an ! A cette époque, en ce même endroit, je vous aurais présenté pêle-mêle mon ami Petkov et ses ennemis communistes, et tout le monde se serait porté des santés réciproques, à grands coups de claques dans le dos. Le lendemain, en des entrevues particulières, Petkov vous aurait dénoncé la dictature d'une minorité, cependant que les communistes auraient juré de leur amour des libertés. De fait, il existait alors des anachronismes pour les Balkans, comme une opposition de cent députés combattant le régime, et des journaux qui dénonçaient les abus de pouvoir — le tout avec des fureurs genre Jeu de Paume. On pouvait encore espérer une certaine conciliation : Dimitrov cajolait Petkov de temps en temps, s'efforçant même de le ramener dans l'équipe gouvernementale, et les autorités témoignaient d'un grand respect pour les occupants et « alliés » anglo-américains. Les classes moyennes, tout en soutenant Petkov, avaient la contre-assurance de ces « ralliés », de tout ce personnel de luxe qui encombrait les allées du pouvoir communiste : c'est ainsi que Kimon Gueorgiev, qui, en sa longue carrière de spécialiste des « putschs », avait déjà fait trois coups d'Etat pour et contre n'importe qui, apportait dans les tribunes officielles, parmi les rondeurs communistes et les acclamations vulgaires, la stature silencieuse et raidie du monsieur qui a été militaire. Le régime se gardait bien de s'attaquer à la structure sociale, et la *bourgeoisie,* sous la garantie du droit de propriété, se jetait dans la « bataille » de la production — elle faisait même du zèle pour le Plan, qui, en Bulgarie, est de deux ans. Pas plus que de nationalisations il n'était question de kolkhoses, et l'immense paysannat bulgare (80 % de la population) se plaignait seulement des impositions. Il y a un an, la Bulgarie connaissait malgré tout un certain climat de liberté...

» Une tête a tout changé, celle de Petkov. On la jeta au peuple bulgare pour créer ce slogan décisif : « Quiconque s'alliera aux Occidentaux subira » le sort du traître. » Il s'agissait d'assener à l'opinion rétive le coup de l'impuissance américaine.

» La pendaison était le début de ce processus qui transforma, en quelques mois, la Bulgarie en « démocratie modèle » : ce fut une affaire de routine de parachever les instruments de la domination politique. Après le rétablissement de la discipline dans les partis « croupions », il y eut la promulgation solennelle d'une Constitution « populaire », alignée d'urgence sur le modèle yougoslave, avec présidium, conseils du peuple et justice élue. Les derniers perfectionnements furent apportés par le Congrès du Front de la patrie, où les partis s'unifièrent en cousant pièce à pièce les quatre ou cinq étiquettes politiques reconnues, tout le monde s'engageant à utiliser la liberté dans la bonne direction. Le régime, encore incertain de l'appui des masses, allait mettre sa sûreté non seulement dans la domestication des oppositions politiques, mais surtout dans l'anéantissement des forces sociales qui n'étaient pas les siennes. L'indifférence de Sofia voile l'exécution collective des classes moyennes et, dans les campagnes, les premiers kolkhoses, pudiquement dénommés « coopératives de travail », présagent la prolétarisation du paysannat. »

COMMENT ON LIQUIDE UNE CLASSE

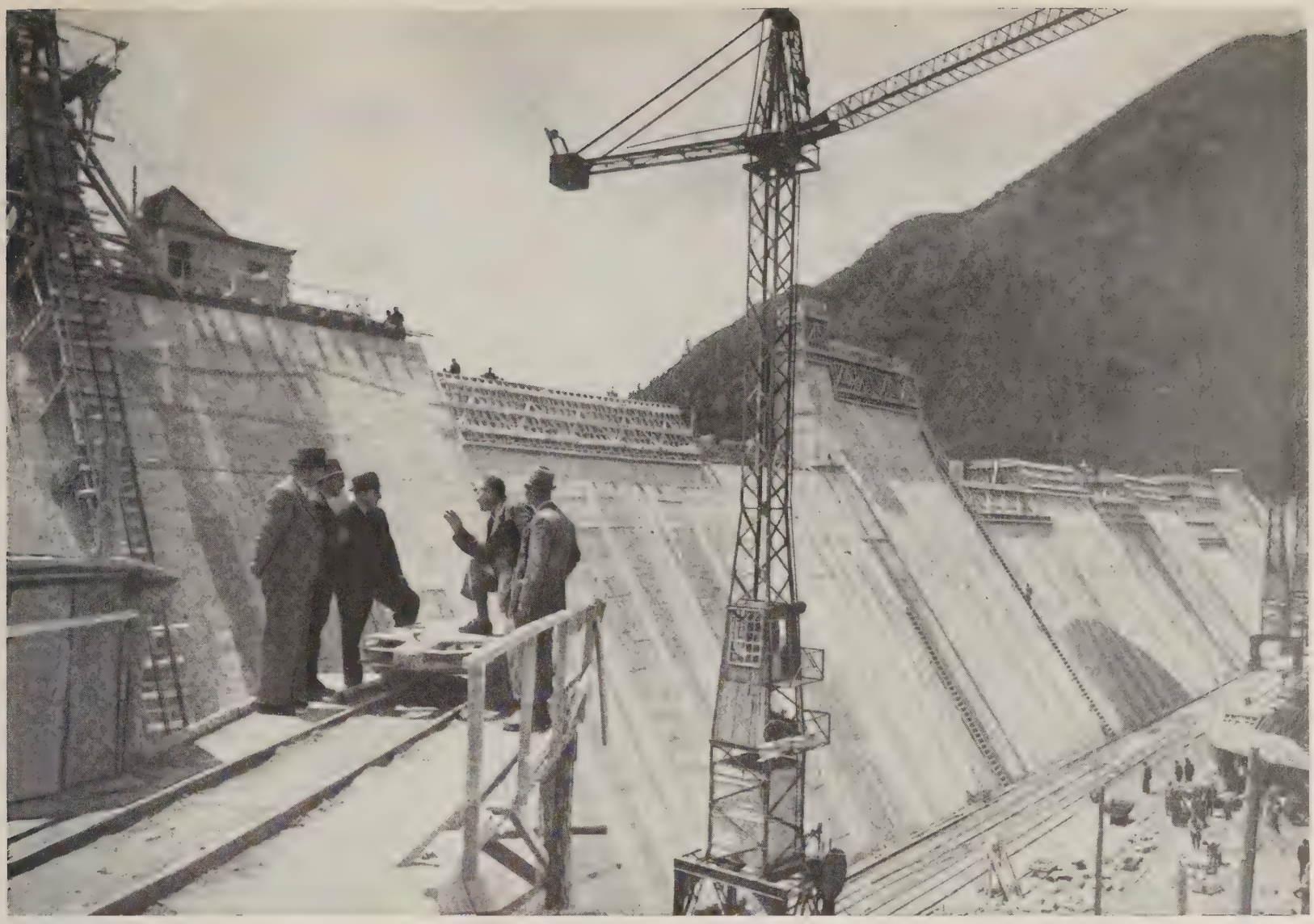
J'ai eu beaucoup de mal à approcher des *bourgeois.* A cause de leur rareté d'abord : ceux qui ont échappé aux juridictions populaires sont relégués à la campagne, à la suite d'un règlement de police contre les oisifs. Mais surtout je représentais un danger public : mon contact, comme celui de n'importe quel Occidental, équivalant au camp de concentration à la mine de charbon de Pernik. Certes, il était aisé de voir des spécimens « autorisés », lesquels accordaient des rendez-vous bien publics au bar du « Bulgaria », l'hôtel pour étrangers, mais j'avais été découragé par cet avertissement un peu naïf de l'un d'eux : « Vous savez, je serai obligé de faire un rapport. » Il a fallu recourir à des stratagèmes compliqués pour rencontrer de vrais *bourgeois,* de ceux qui sont traqués.

C'était un couple aux approches de la cinquantaine, qui portait encore les signes de la richesse passée. Le gros homme s'efforçait vainement de compenser l'usure du paletot bleu par un fume-cigarettes et un couvre-bottines. Il commença par me baragouiner : « Etes-vous sûr de ne pas avoir été suivi ? » Sa femme le rappela à l'ordre : « On verra bien », dit-elle ; elle rit un peu nerveusement et reprit : « Que voulez-vous, on est parfois un peu fatigué de l'angoisse ; peut-être serai-je soulagée le jour où l'on sonnera à notre porte à 4 heures du matin ! »

« La technique, m'expliqua alors le monsieur, consiste à transformer les *capitalistes* en épaves. On se débarrasse si facilement des épaves — ou plutôt elles disparaissent d'elles-mêmes ! La décadence, on la mesure à l'œil nu, dans la fatigue des vêtements d'abord : déjà, nous-mêmes portons les traces de la misère, on sent que nous avons commencé à vendre. Mais combien d'amis ont déjà tout soldé, pour presque rien d'ailleurs, par suite de la pauvreté générale. Dans cette descente, il n'y a pas d'échappatoire, pas de planche de salut, puisque tout appartient à l'Etat ! On ne peut s'adresser à un service public sans risquer l'épithète de fasciste et les inconvénients subséquents : la simple confiscation des papiers d'identité correspond à une condamnation sans appel ! J'ai calculé que nous avions assez de réserves pour vivre quelques mois. Après, que ferons-nous ? Beaucoup de gens se suicident !

» La ruine est arrivée brutalement, au moyen de la loi. Elle a commencé par l'échange des billets, avec débloquage maximum de 40.000 levas (soit une quinzaine de mille francs) par mois. Mais la plupart des Bulgares ont brûlé leurs devises plutôt que de s'exposer à des investigations. Pendant des semaines, les chemins de fer n'eurent pas de clients : les gens n'avaient plus assez d'argent pour voyager.

» Cependant, le coup fatal a été porté par les nationalisations, essentiel-



Le barrage de Biali-Iskaz, l'un des grands travaux d'équipement réalisés après guerre dans le cadre du Plan officiel de deux ans.

lement conçues pour détruire les *classes moyennes*. Quoique la Constitution ait garanti la propriété en tant que fruit du travail, les nationalisations ont affecté, en une seule fournée, 6.100 entreprises sur 7.000 enregistrées, jusqu'à des échoppes d'artisans de trois ouvriers !

» La dernière ressource capitaliste va être tarie par l'étatisation des immeubles, chaque propriétaire ne conservant plus que l'usage d'une seule pièce. Il paraît aussi que le régime compte porter le coup de grâce aux anciens possédants par un nouvel échange de billets. »

LA CITÉ DES PURS

La tristesse latente de Sofia ne réside pas dans l'automatisme des liquidations, elle est dans le mysticisme à la portée de tous. Il y a une monotone mélancolie des fêtes et surtout de ces défilés où le prolétariat se célèbre lui-même, en communiant sous les formes du Travail. Partout pèse une volonté supérieure, sans commencement ni fin. Seule l'application pratique de la psychologie des foules peut expliquer, dans les cortèges, le symbolisme ambulant de toutes les activités à majuscules, depuis l'Agriculture, où des jouvencelles en robe blanche portent des gerbes rustiques, jusqu'à la Religion, valeur sociale reconnue après l'annexion des saints « antifascistes » Cyrille et Méthode, inventeurs de l'alphabet slave. En quelque sorte Sofia est un laboratoire consacré à la fabrication de l'homme nouveau.

J'ai discerné trois espèces de communistes. D'abord les fanatiques. Ce sont des jeunes gens et des jeunes filles vivant apparemment dans le mépris des contingences : ils assurent le fonctionnement compliqué de toutes les machineries du parti dans un pays encore amorphe. En somme des existences à sens unique, dans la certitude de la Cause. Malgré la somptuosité des bureaux, aucune trace d'importance, mais le désordre méticuleux du travail au milieu d'une camaraderie un peu estudiantine ; il y a même l'humilité du zèle pur. L'homme nouveau vit sans gêne en coulisse mobile, manœuvrée, selon l'expression administrative, par la note et le dossier.

A côté de ces fidélités totales, il est beaucoup de gens qui font ce qu'ils peuvent, ou qui font semblant. Ils constituent l'imposante catégorie des ralliés, dont la marge de sécurité s'amenuise toujours davantage avec le temps, à mesure que le régime peut se passer de couverture. On les reconnaît aisément à leurs frénétiques surenchères en conformisme : ils s'efforcent de retarder leur disparition dans l'immense trappe où le parti fourre les indésirables. Actuellement encore, ce sont des messieurs fort décoratifs : on les trouve en haut de somptueux escaliers ministériels, dans des bureaux de grands commis — aérodynamisme dans l'encrier et les fauteuils, mais du rococo pour la pendule. Dans ces décors de bonne apparence, ils végètent solitairement, reliés au reste du régime par de vieux huissiers abrutis, qui sont aussi leurs surveillants. Il y a tous les drames de la conservation et de la lâcheté dans ces gens en place — on sent tellement qu'ils sont en sursis avec leurs apparences prospères d'hommes publics ! Vainement ils s'efforcent de vaincre le destin par l'aisance des sourires, la jovialité des gestes, les formules périmées comme « J'aime la France... ma jeunesse au Quartier Latin ». J'éprouvais, au cours de mes interviews, le malaise qu'on ressent devant les numéros de bêtes savantes, en dépit des pompons et des morceaux de sucre, et cela d'autant plus que tout se déroulait sous le regard impassible de mon guide officiel.

Enfin, il y a les exécutants, fabriqués sur mesure. On prend des « impurs » et on les met dans un camp de concentration : quand ils sont à point, on leur fait des propositions, qu'ils acceptent presque toujours. Ainsi, par un détour imprévu, l'anéantissement de la *bourgeoisie* aboutit à une transposition : la descente de quelques degrés. Les capitalistes sont devenus des salariés, constituant une sorte de prolétariat de luxe, mais en même temps un prolétariat d'esclaves : ce système a été adopté quand les usines nationalisées eurent été démolies par la « bonne volonté » pure.

Le gouvernement d'une démocratie populaire est chose aisée après la capture des leviers de commande et la liquidation des oppositions : il suffit de contrôler les masses. Là aussi le communisme a une technique d'enrégimentation, une façon de fabriquer la foi : le procédé est basé sur la psychose des sacrifices, au nom de l'idéal communiste. Cet idéal, pour le peuple de Sofia, est représenté par le Plan de deux ans. En effet, à défaut de l'épargne inexistante, à défaut du matériel que l'U. R. S. S. ne peut pas et que les Etats-Unis ne veulent pas donner, la réalisation des grands projets se fait au détriment du peuple. Le principal moyen est le paupérisme convenable : de quoi mal vivre avec beaucoup de travail. L'argent en soi est un péché, dont l'Etat guérit les Bulgares ordinaires par d'imposantes réductions de salaires : la dernière réduction a atteint 30 % sans baisse correspondante du coût de la vie. J'ai eu en main la feuille de paie d'un comptable : cet homme, marié et père de deux enfants, gagne par mois 9.500 levas, alors que le kilo de beurre coûte 1.500 levas au marché noir de Sofia. Or, il est impossible de subsister avec les rations officielles, et, le dimanche, de longues théories de citadins s'en vont avec des paniers chez les parents de la campagne. Les « fondements économiques de la réaction » ont bien été abattus, mais l'opinion populaire est largement reflétée par cette remarque naïve d'une blanchisseuse lors d'une réunion de bloc : « Je faisais la lessive, je continue à la faire. Quoi de changé ? » Cependant la population a trop de prudence pour exhaler sa mauvaise humeur. Il n'est personne qui ose refuser de travailler gratuitement un dimanche en l'honneur de George Dimitrov, ou même manquer une manifestation spontanée — toujours à à l'occasion du grand homme.

Le néant de Sofia n'est pas dans les drames de l'arrière-plan, mais dans l'acceptation forcée, dans la résignation à l'héroïsme obligatoire du communisme. C'est une ville sans espérance, et qui fait semblant d'avoir de la foi.

Les effigies des saintes Marie Jacobé et Marie Salomé sont portées en procession.

La statue de Sara est amenée sur la plage.

A la nuit tombée, les gitanes dansent.

LES GITANS AUX SAINTES-MARIES

Le traditionnel pèlerinage qui ramène chaque année les gitans d'Europe aux Saintes-Maries-de-la-Mer s'est déroulé cette année avec un faste inhabituel. Deux grands anniversaires ont été célébrés. En effet, il y a exactement dix-neuf siècles que le frêle esquif qui amenait de Palestine les deux saintes Maries et leur servante noire, Sara, abordait sur la plage camarguaise. Enfin, il y a juste cinq cents ans que le légat du pape reconnaissait les saintes reliques.

Plus de 25.000 pèlerins ont commémoré ces deux grandes dates de l'histoire des saintes Maries au cours des fêtes que présida Mgr Roncalli, nonce apostolique, et auxquelles assistèrent onze hauts dignitaires de l'Eglise : Mgr de Provencheres, archevêque d'Aix ; Mgr Delay, archevêque de Marseille ; les évêques de Gap, Nice, Monaco, Nîmes, Moulins, Montpellier et Fréjus ; Mgr Breynat, archevêque missionnaire de Garela, en Palestine, et le R. P. don Calmelès, abbé de Frigolet.

La tempête qui faisait rage ne permit pas à Mgr Roncalli de prendre place dans la barque d'où il devait bénir la mer, mais les cérémonies se déroulèrent sous un ciel relativement clément. Ce fait vaut d'être noté, car de violents orages s'abattirent sur toute la Camargue, causant de graves inondations. Seul le village des Saintes-Maries a été épargné. Sara et Salomé ont-elles fait un miracle ? Les pèlerins n'en ont prié qu'avec plus de ferveur. Avant que les fêtes religieuses commencent, un opéra, tiré par M. Jean Suberville du roman de Jean Aicard, *Roi de Camargue,* et dont la musique a été écrite par M. Jean Poueigh, a été représenté pour la première fois en France, à l'Opéra de Marseille.

Photographies Marcel de Runzis.

La belle figure du roi des gitans de Paris.

Les gitans, venus au pèlerinage, ont rassemblé leurs roulottes et leurs voitures autour de l'église-forteresse des Saintes-Maries.

Ce qui a fait Cherbourg, c'est une digue gigantesque, en trois parties, de 9 kilomètres.

CHERBOURG (*)

LE PORT DE LA LIBÉRATION

PAR HENRI LE MASSON

Cherbourg, seul port français qui soit à la fois un grand port militaire et un grand port de commerce, présente, sous l'un et l'autre aspect, une particularité qui n'appartient à aucun autre port de notre pays, sa position à l'extrémité d'une péninsule dépourvue de site naturel, belle rade ou estuaire important le prédestinant à devenir un grand port dans le sens moderne du mot et de la fonction. La ville, qui est ancienne, car il existait déjà une bourgade au temps de la Gaule romaine et cette bourgade eut une certaine importance au temps du duché de Normandie, est bâtie à l'embouchure de la Divette, mais la Divette n'est qu'un simple cours d'eau comme on en rencontre tant le long de nos côtes et cette petite rivière n'a joué aucun rôle dans le développement du port actuel.

Ce qui a fait Cherbourg, c'est une gigantesque digue, construite au large de la côte, ouvrage cyclopéen en trois parties qui s'étend sur une longueur de près de 9 kilomètres. Les fondations de cette digue, dans laquelle s'ouvrent deux passes, atteignent parfois plusieurs centaines de mètres de largeur ! Pour le marin, la côte du Cotentin entre les deux promontoires de La Hague et de Barfleur apparaît assez basse et presque rectiligne, barrée ou plutôt soulignée à hauteur de Cherbourg par le tracé rigide des parapets de la digue que boursouflent, ici et là, les casemates de quelques forts. Il faut être entré à Cherbourg par gros temps pour réaliser ce que dut être la construction de cet ouvrage contre lequel viennent se briser des lames d'une extrême violence, car la Manche déchaînée connaît des tempêtes parmi les plus dures qui soient dans le monde.

(*) Voir *France-Illustration* du 24 avril 1948.

CHERBOURG, L'AUBERGE DE LA MANCHE...

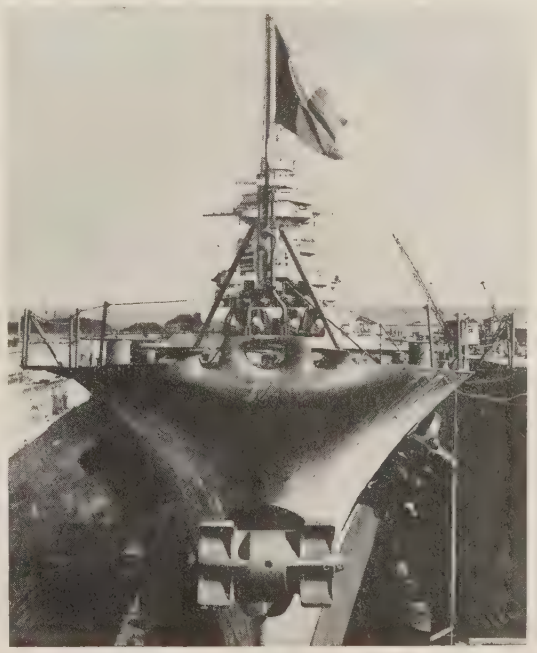
Pourquoi cette gigantesque entreprise à Cherbourg si aucun site naturel, aucun hinterland économique n'y commandaient l'installation d'un grand port ? La réponse à cette question se trouve dans la position géographique de Cherbourg, position qui l'a merveilleusement servi en lui permettant de conserver son importance sous la forme d'un grand port de commerce au moment où son intérêt comme port de guerre diminuait sensiblement. L'excellence militaire et maritime de cette position apparut à la fin du XVIIIe siècle, après le désastre de La Hougue (1692). L'existence d'un port à l'extrémité du Cotentin eût, sans doute, sauvé les escadres de Tourville au lendemain de la journée glorieuse de Barfleur, où notre flotte moitié moins nombreuse soutint victorieusement l'effort conjugué des armadas anglaise et hollandaise. Vauban, quelques années plus tôt, avait déjà signalé l'intérêt du site de Cherbourg. Dans le rapport qu'il fit après avoir visité la ville en 1688 et 1689, on peut relever une image qui montre avec quelle justesse le célèbre ingénieur avait entrevu l'avenir de Cherbourg : il l'appelle l' « Auberge de la Manche » ! L'auberge, il n'y a pas d'idée de séjour dans ce mot qui marque une halte dans le voyage. Or, c'est bien là, nous le verrons tout à l'heure à propos de Cherbourg port de commerce, la caractéristique essentielle de ce port, qui est, avant tout, un port d'escale pour paquebots.

... A ÉTÉ VOULU ET FAIT PAR QUELQUES HOMMES...

Plus facilement que pour nos autres ports, on peut citer et honorer les hommes qui ont « fait » Cherbourg. Port militaire, Cherbourg a été proposé par Vauban et voulu par Louis XIV, ce souverain si décrié dans son gouvernement, mais qui réalisa l'importance d'une puissante marine et auquel les marins français doivent d'avoir pu écrire quelques-unes des pages heureuses de leur histoire. Aucun monument, pourtant, ne garde sa mémoire à Cherbourg, alors que Napoléon et Charles X, qui, avant la Troisième République, poursuivirent activement son œuvre, y ont, l'un, sa statue, l'autre, un des bassins du port militaire pour commémorer son souvenir. Sous le règne de ces monarques, La Bretonnière, Cessart, Cachin, Vicat, tous ingénieurs de talent, réussirent au cours de soixante-dix ans d'un effort soutenu à mener à bien la construction de la gigantesque digue.

Grand port de commerce, Cherbourg a été voulu par deux hommes, dont les noms méritent d'être accolés à ceux de leurs illustres prédécesseurs : Camille Quoniam, qui fut président de la Chambre

Napoléon a poursuivi l'œuvre de Louis XIV.



Le « Richelieu » dans la forme du Homet.

Une vue générale de l'arsenal, ou sont construites de petites unités, et de la ville de Cherbourg. Au premier plan, le batiment de ligne « Ric

de commerce de Cherbourg, et Paul Minard, directeur des Travaux hydrauliques de la marine. De 1883 jusqu'à sa mort (1941), Paul Minard se passionna pour l'aménagement de Cherbourg en un port d'escale accessible aux plus gros transatlantiques.

... ET FUT, EN 1944, LE PREMIER OBJECTIF DES ALLIÉS

Port militaire, Cherbourg ne saurait se comparer en importance stratégique avec Brest, mieux situé comme base d'opérations d'une force aéronavale. Son intérêt tient dans la réunion à l'intérieur d'une rade de 1.500 hectares, parfaitement abritée, d'un port de guerre, occupant plus spécialement la partie ouest, et d'un port de commerce, qui s'est réservé le bassin sud et la partie est, l'un et l'autre importants, et dont les installations souvent complémentaires constituent un ensemble d'une grande puissance présentant un intérêt considérable en temps de guerre. Sous cet angle, Cherbourg est un cas unique en France et les deux dernières guerres ont amplement démontré les services qu'il peut rendre. Dans une nouvelle guerre de coalition, Cherbourg retrouverait avec ses énormes moyens toute son utilité. Les Alliés l'avaient bien compris, qui en avaient fait leur premier objectif important après le débarquement sur les plages de Normandie. Dès le 27 juin 1944, c'est-à-dire le lendemain de la capitulation de l'amiral Hennecke, arriva le premier détachement chargé de remettre le port en état ; mission : faire en sorte qu'à partir du 14 septembre on pût y décharger 20.000 tonnes par jour ! Cherbourg n'avait pas échappé au sort commun de tous nos ports que les Allemands eurent le temps de démolir après les avoir défendus farouchement. Plus heureux que d'autres, sa remise en état fut facilitée par l'importance des moyens prévus par le génie américain, et Cherbourg

Projet de la reconstruction de l'arsenal qui fait ressortir la dispersion des surfaces baties con

S LA FORME DU HOMET, AU SECOND PLAN, LA GARE MARITIME, SURMONTÉE DE LA COLLINE DU ROULE.

devait assurer seul le ravitaillement des armées jusqu'en décembre 1944, pendant les mois cruciaux de la campagne de France. Dès le mois d'août, on avait pu accoster cinq Liberty Ships à la digue du Homet qui ferme la petite rade ; au cours des deux mois suivants, on put remettre en état six autres postes pour Liberty Ships au quai de Normandie, quatre au quai de France, onze dans l'arsenal, deux dans la grande forme du Homet, momentanément inutilisable comme bassin de radoub, car sa porte avait été détruite. En outre, cent quatre autres postes pour bâtiments plus petits et chalands purent être aménagés. Aussi la millionième tonne put-elle être déchargée le 2 novembre et l'objectif des 20.000 tonnes quotidiennes atteint le surlendemain. Ce mois-là, 611.000 tonnes au total furent manipulées à Cherbourg, qui a été pendant toute la période de son utilisation par les Américains le principal port de nos alliés en France. C'est à Cherbourg, en particulier, que l'on débarqua la plus grande partie des hydrocarbures consommés jusqu'à la victoire par les Alliés sur le front occidental.

Au début de 1945, Cherbourg était le port français qui avait retrouvé le plus de moyens, particulièrement pour la manutention des colis lourds, et c'est ce qui explique l'importance de quelques-uns des déchargements qui y ont été opérés pour le compte de notre pays depuis la Libération. Rappelons, par exemple, que sur les 1.323 locomotives commandées par la S. N. C. F. aux Etats-Unis, pesant chacune 136 tonnes avec son tender, et dont la plupart ont été déchargées en 1947, 799 furent débarquées à Cherbourg. C'est aussi la raison pour laquelle les plus grosses unités de la marine de guerre française dans le Ponant, le *Richelieu* en particulier, y sont stationnées. Cherbourg a été le premier de nos grands ports à offrir, dès le lendemain de la guerre, les milliers de mètres de quai en eau profonde indispensables à tout port, militaire ou de commerce.

UN ARSENAL SPÉCIALISÉ DANS LA CONSTRUCTION DES PETITES UNITÉS

Malgré les destructions, la majeure partie du gros œuvre des ouvrages de l'arsenal subsiste, mais avant la guerre la densité des constructions était trop grande. Dans l'avenir, les surfaces aériennes bâties conservées seront beaucoup plus réduites et, dans un but de dispersion, des services autrefois imbriqués dans l'arsenal seront réinstallés ailleurs, par exemple la base d'hydravions de Chentereyne. Bien entendu, et cela comme à Brest, les installations souterraines existant à Nardouet, à Brécourt, aux Couplets et sous la colline du Roule seront développées, car les collines qui ceinturent Cherbourg se prêtent parfaitement à l'aménagement d'ouvrages souterrains, dispersés autour du vaste plan d'eau de la rade.

Le même travail de remise en état des ateliers et des cales de construction que dans nos autres ports se poursuit à Cherbourg. Là encore, la reconversion, grâce aux nombreux travaux de réparations, de carénage et de constructions neuves pour la marine marchande, a permis à la marine militaire d'apporter une aide précieuse à notre économie nationale, tout en lui donnant la possibilité de reconstituer une bonne partie de l'outillage de l'arsenal. Mais celui-ci ne construit pas de grands navires de commerce comme Brest et comme Lorient. En répartissant les travaux, on s'est souvenu que depuis le *Jules-Ferry*, croiseur de 12.000 tonnes, lancé en 1903, aucun grand bâtiment n'y a été construit et Cherbourg est, depuis de nombreuses décades, un port réputé pour le montage des petites unités.

Port d'armement de torpilleurs depuis 1876, Cherbourg se spécialisa ensuite dans le montage des sous-marins. Le *Narval*, le « submersible autonome » de Laubeuf, y a été construit ainsi que le *Surcouf*, qui fut le plus grand sous-marin du monde. En juin 1940, on allait y lancer le *Roland-Morillot*,

LE TRANSBORDEUR « LA FRANCE » EN RÉPARATION.

UN DES ATELIERS DES MACHINES-OUTILS MODERNES.

AUTOMOTEURS DESTINÉS A LA FLOTTILLE DU RHIN.

LES ARSENAUX EMPLOIENT DES OUVRIERS QUALIFIÉS.

LES CARGOS PEUVENT ACCOSTER AUX APPONTEMENTS RECONSTRUITS DE LA JETÉE DU HOMET.

LA GARE MARITIME, OÙ LES GRANDS PAQUEBOTS PEUVENT ACCOSTER A TOUTE HEURE DE MARÉE.

LES TRAVAUX SONT ACTIVEMENT POUSSÉS POUR REMETTRE EN ÉTAT LA GRANDE FORME DU HOMET.

prototype de nos nouveaux sous-marins océaniques. Cherbourg s'est vu confier la construction de 25 remorqueurs et de 25 chalands automoteurs de 75 mètres, destinés à la navigation rhénane, ainsi que celle de 60 automoteurs de 38 mètres pour la navigation intérieure française. 18 remorqueurs seront propulsés à vapeur, et la construction des appareils moteurs et évaporatoires a également été donnée à un autre établissement de la marine, Indret. Les sept autres remorqueurs seront mus par deux diesels de 300 CV et chacun des automoteurs rhénans, qui pourrait porter 700 tonnes, par un diesel de 480 CV.

DES BATEAUX CONSTRUITS COMME UN JEU DE MECCANO

Tous ces bâtiments seront construits par préfabrication, c'est-à-dire que leur montage sur cale ne comportera que l'assemblage d'un nombre relativement peu élevé d'éléments de coque, mais tous importants, par exemple de grands panneaux et des cloisons entières préalablement assemblés dans des ateliers. L'emploi de la préfabrication permet une large utilisation de la soudure, qui se substitue de plus en plus au rivetage dans la construction des aménagements des navires. Elle réduit le prix de la construction parce qu'elle permet de faire à terre et à plat un nombre important de travaux qu'il aurait fallu, autrefois, faire à bord dans des positions peu commodes. On peut utiliser des soudeuses automatiques à grande vitesse et à grand débit et multiplier les équipes s'occupant des montages préliminaires ; enfin, les ouvriers travaillant en atelier, à l'abri des intempéries, ont un meilleur rendement. Il faut, par contre, étudier avec une extrême précision la conception d'ensemble et chaque détail de la construction. Grâce à ce mode de montage, les cales ne restent occupées qu'un temps réduit, ce qui permettra de livrer d'ici deux ans, les 25 remorqueurs en douze mois, les 25 automoteurs rhénans en huit et les 60 chalands pour la navigation fluviale française en un an.

CHERBOURG, PORT « TRANSATLANTIQUE » ET PORT MARCHAND

Cherbourg, l' « Auberge de la Manche », avait écrit Vauban. Cette prévision si juste du célèbre ingénieur commença à se réaliser en 1869, quand Cherbourg fut « touché » pour la première fois par un paquebot, mais le destin de Cherbourg, grand port d'escale transatlantique, ne s'affirma vraiment qu'il y a une quarantaine d'années. Cherbourg, en effet, est admirablement placé pour accueillir les passagers en provenance ou à destination de la France et des pays de l'Europe centrale ou méridionale prenant passage sur les paquebots qui font route à l'Ouest ou qui embouquent la Manche vers Southampton, Anvers, Rotterdam, Hambourg ou Brême, ports têtes de lignes de quelques-unes des plus grandes compagnies de navigation du monde. A l'abri de la digue, les mouvements des passagers s'effectuent commodément, même au moyen de transbordeurs. Ces mouvements ont été rendus plus faciles encore du jour où la nouvelle gare maritime, édifiée sur un môle de 600 mètres avec tirant d'eau de 14 mètres, inaugurée en 1932, permit aux plus grands paquebots de venir à quai sans manœuvres difficiles.

Comme port de commerce, Cherbourg occupe une place un peu particulière dans la hiérarchie des ports français. Avant la guerre, c'était un petit port pour les marchandises et il se classait derrière Saint-Malo et Dieppe. Ses possibilités actuelles font qu'en 1946 il a pu se situer, avec 1.290.000 tonnes, au cinquième rang des ports français après Rouen, Le Havre, Bordeaux et Marseille. Par contre, avant que la grande dépression économique de 1929-1930 eût fait sentir ses effets, Cherbourg s'était classé au premier rang, au point de vue du tonnage des navires entrés et sortis, avec 25 millions 529.000 tonneaux ; à cette époque, New-York, Londres, Changhaï, Liverpool, Rotterdam et Hambourg connaissaient un mouvement maritime plus fort.

Grâce à la compréhension de la Marine nationale, qui permet momentanément au commerce d'utiliser certains de ses souterrains comme magasins frigorifiques et de se servir au maximum des postes d'accostage de la jetée du Homet, parfaitement adaptés aux besoins des Liberty Ships, navires à tirant d'eau élevé, l'importation du charbon américain est intense à Cherbourg, qui reçoit également dans son port pétrolier de Querqueville un tonnage important d'hydrocarbures. Depuis la Libération, Cherbourg poursuit ainsi le rôle historique qu'il a joué au service des Alliés et assure un trafic commercial sans précédent dans ses annales tout en poursuivant activement sa reconstruction.

CETTE VIEILLE DAME, CÉLÈBRE IL Y A CINQUANTE ANS, AUJOURD'HUI PRESQUE OUBLIÉE, A ÉTÉ, EN 1896, LA RÉALISATRICE DU PREMIER FILM FRANÇAIS.

LES PIONNIERS DU CINÉMA

ALICE BLACHÉ

LA PREMIÈRE DES METTEURS EN SCÈNE

UNE vieille dame distinguée dans son appartement parisien de la rive gauche ; une dame au sourire aimable, qui paraît surprise de notre visite.

Va-t-elle nous parler de ses petits-enfants comme font d'habitude les grands-mères : « L'un a été premier en français, l'autre en mathématiques... » ?

Non. Il ne sera pas question de ces enfants-là ; mais d'un autre qu'elle a mis au monde en 1896 et qui est devenu un des géants de notre temps : le cinéma.

Cette aimable vieille dame en robe violette se nomme Alice Blaché.

A la fin du siècle dernier la France l'a choyée à travers son œuvre. Puis l'Amérique l'a célébrée.

Alice Blaché a animé sur la toile blanche les premiers personnages de la fantaisie cinématographique. A vingt ans, elle construisait la plus grande féerie que les hommes ont inventée dans le siècle même qui repousse la féerie. Elle créait le jeu des ombres. Elle jetait dans le ciel du cinéma une gerbe d'étoiles.

Mais il arriva que ce monde qu'elle avait construit — un nouveau continent entre terre et ciel — se détacha d'elle. Après trente années d'efforts et de réussites, Alice Blaché, revenue au pays, s'assit dans un fauteuil d'orchestre pour assister au fabuleux spectacle dont elle avait monté tous les rouages. Et personne ne la reconnut.

L. GAUMONT, DONT LES ATELIERS, A BELLEVILLE, ABRITÈRENT LE PREMIER STUDIO.

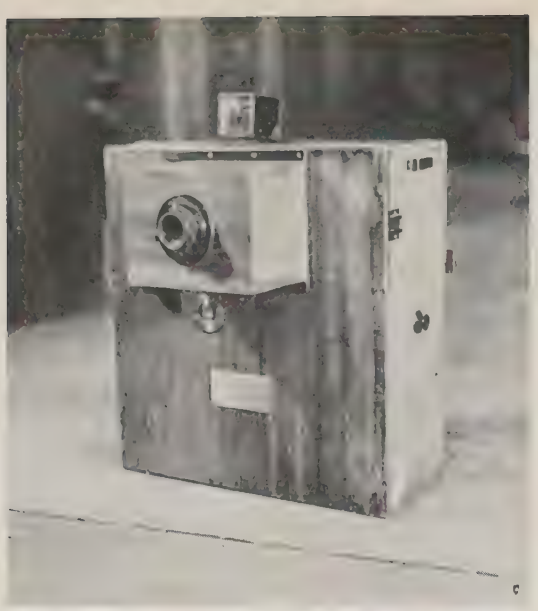
« Mlle ALICE » REÇOIT « LE POÈTE DE LA SCIENCE »

En 1896, Alice Guy était une jeune secrétaire au Comptoir général de photographie à Paris, dont M. Léon Gaumont était le fondé de pouvoir. Elle lisait le courrier, répondait aux lettres, recevait les visites et s'acquittait de sa tâche quotidienne à la satisfaction de tous.

Un jour, un certain M. Demeny se fit annoncer. On savait de lui qu'il s'était spécialisé dans l'étude du vol des oiseaux. Un utopiste. Ses amis le nommaient « le poète de la science ». Il venait proposer un petit appareil rudimentaire qui permettait d'enregistrer sur un disque de verre une vingtaine d'images en mouvement.

— A quoi cela peut-il bien servir ? demanda la jeune fille.

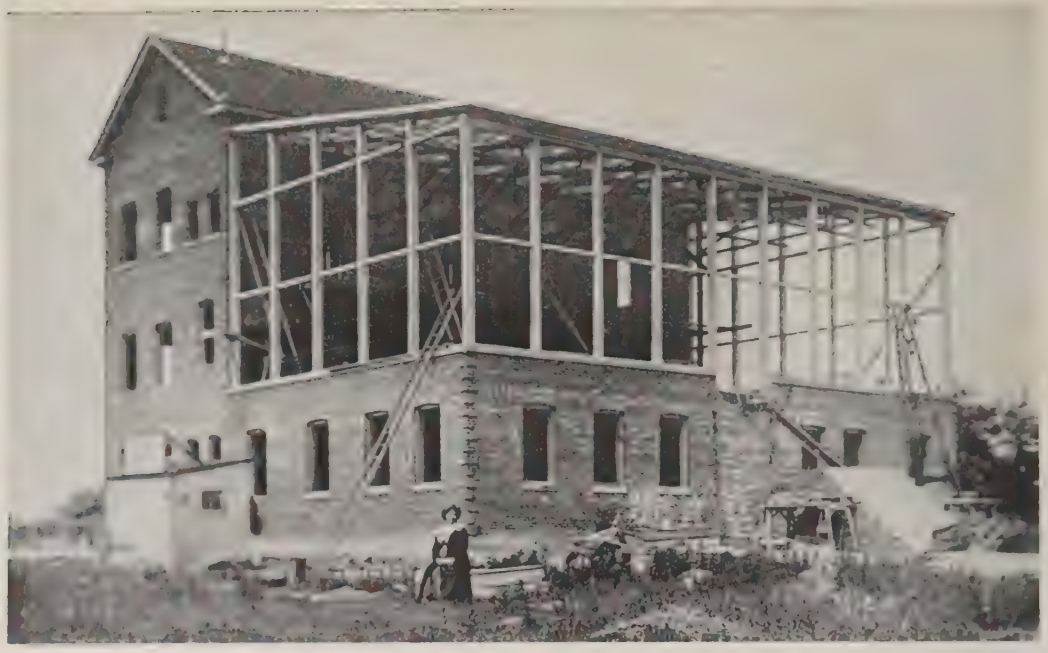
Le poète de la science n'avait pas réfléchi à la question.



Le chronophotographe de Demeny (1895).

L'appareil de prise de vues de Demeny (1897).

L'intérieur du même appareil mu a la manivelle, qui fut construit par Léon Gaumont.



La construction, a Belleville, du studio ou pour la première fois opéra Alice Blaché.

De jeunes bénévoles tournèrent dans « la Fée aux choux », premier film a scènes.

« La Mariée de Saint-Fargeau », comédie cinématographique.

« Une Ame a la dérive », première réalisation dramatique.

— C'est d'abord un très joli jeu, dit-il seulement. Puis sait-on jamais ?

Mlle Alice, qui était une aimable personne, prit avec précaution l'appareil et promit de le présenter à M. Gaumont.

— Intéressant, déclara le technicien.

Il décida de l'acquérir pour la somme forfaitaire de 10.000 francs.

Le poète n'aurait jamais espéré autant.

Curieuse coïncidence, le jour même où M. Gaumont venait d'acheter le chronophotographe, il recevait la visite des frères Lumière, ses amis, qui l'invitaient à une séance de la Société de Géographie « où ils présenteraient un appareil de leur invention ». La secrétaire fut également invitée et l'on vit se projeter sur un drap, dans le fond de la salle, les ouvriers sortant de l'usine Lumière. L'un des frères, dans l'ombre, tournait la manivelle de la lanterne magique.

Ce fut, de ce jour, entre Gaumont et Lumière, une lutte de vitesse. Les deux techniques suivaient une marche ascendante et parallèle. On multipliait les vues des hommes en marche, des trains en marche. Et les premiers spectateurs, avant de s'émerveiller, échangeaient un clignement d'œil pour dénoncer la possible supercherie.

Un soir Mlle Alice demanda à M. Gaumont :

— Pourquoi, monsieur, n'essaierions-nous pas de jouer sur le rideau blanc quelques saynètes ?

Des saynètes ? M. Gaumont était, moins qu'un autre, amateur de comédies. Il crut que cette jeune fille lui demandait quelques heures de « récréation appliquée » et il fut assez bon maître pour les lui accorder, « à la condition que ce jeu n'empiéterait pas sur ses fonctions de secrétaire ».

LA FÉE AUX CHOUX

A Belleville, près des ateliers Gaumont, une terrasse désaffectée au sol bitumé, au toit de verre, fut le Hollywood français de 1896. Mlle Alice ne dormait plus, ne mangeait plus : elle créait le premier film français.

On y célébrait une naissance : la fée aux choux, dans son costume de location, baguette et chapeau pointu, se pencha sur un enfant prédestiné. Les choux étaient de carton vert et le décor fondamental avait été peint sur un drap blanc par un éventailliste du quartier. Quant aux actrices, c'étaient de jeunes amies de la scénariste, et elles ignoraient l'emploi de la poudre de riz. On s'éclairait à la lumière du soleil. Par chance, il fit très beau ce jour-là.

Le soir, Mlle Alice s'enferma dans le laboratoire et développa les pellicules.

Le film projeté fut un succès. Pourtant certains accusaient l'entreprise de sorcellerie. Mais quand on désigna confidentiellement l'auteur du spectacle — cette modeste jeune fille en blanc — les mauvaises langues s'arrêtèrent.

M. Gaumont hochait la tête avec indulgence.

Jusqu'au moment où il fut lui-même pris au jeu.

Un film, puis un autre film succédèrent à *la Fée aux choux.*

On parlait de cette nouvelle forme de spectacle. Les curieux se pressaient aux portes de la salle de projection. Autour d'elle, Mlle Alice avait constitué son équipe ; le cinéma portait en lui toutes ses promesses.

— Essayons un peu de tourner à l'envers ? proposa-t-elle un jour.

Les techniciens eurent le pouvoir de démolir une maison et de la reconstruire en quelques secondes. Ils apprirent à accélérer le rythme de la vie ou à le ralentir.

— Aujourd'hui, nous ferons évoluer les Pygmées à côté du Géant ! proposa Mlle Alice.

Une autre fois, elle inventa les surimpressions, les fondus. Elle mélangeait le rêve avec la réalité. Quand les sceptiques critiquaient : « On ne fait pas de l'art avec des mécaniques ! » elle souriait, de ce charmant sourire avec lequel aujourd'hui elle déclare :

— On a beaucoup perfectionné. On a très peu inventé.

L'OPÉRA A BELLEVILLE

L'histoire d'Alice Blaché tient de la fable.

Quel beau film on en ferait ! Quel beau film, sans doute, on en fera.

Un an, jour pour jour, après la naissance du bébé de *la Fée aux choux,* le conseil d'administration de la maison, tenant compte des bénéfices réalisés par les saynètes de Mlle Alice, décida de construire un studio.

Aussitôt des intrigues se nouèrent autour de la situation de la jeune fille. On entrevoyait, confusément, ce que serait le métier de metteur en scène. Tranquillement, elle se défendait. Du reste, avait-elle réellement à se

Dans le New-Jersey, Alice Blaché fait tourner Bessie Love.

« Plus fort que la mort » tourné par Nazimova et Morgan.

NAZIMOVA FUT UNE DES VEDETTES QUE LANÇA LA DOYENNE DU CINÉMA.

EN 1913, Mme ALICE BLACHÉ PRÉSIDE, AUX ETATS-UNIS, LA SEDAX STOCK Co.

défendre ? Qui aurait pu lui prendre son secret, à elle qui, sans aucun adjuvant, faisait sortir son métier de ses mains, comme un scénario vivant ?

Des crédits sont votés pour la construction des premiers studios de Belleville. On prend pour modèle « ce qu'il y a de mieux » en France à l'époque, c'est-à-dire la scène de l'Opéra, avec ses dessous, ses ponts volants, ses trappes, ses costières, toutes choses dont l'emploi ou l'opportunité dans un studio de cinéma seront démentis par l'expérience. Un nouveau pas en avant : quand le soleil fait défaut, on tourne à la lumière artificielle par le moyen de deux lourdes herses comprenant vingt-quatre lampes à arc de 30 ampères.

LE FILM ENTRE DANS LA VIE

La petite secrétaire de M. Gaumont était à la fois scénariste, costumière, décoratrice, régisseuse, metteur en scène, chef des techniciens, chef de laboratoire. L'Amérique n'aura pas à lui apprendre qu'il faut connaître tous les rouages d'un métier avant d'y exceller.

Le jeu merveilleux du cinéma fut d'abord placé sous le signe du rire. Les studios Gaumont montèrent une série de films comiques dont *le Déménagement à la cloche de bois* et *la Mariée de Saint-Fargeau* furent des chefs-d'œuvre. Puis on fit cette découverte : « Mais le cinéma peut *aussi* faire pleurer ! » Et cela causa autant d'étonnement que la découverte technique de l'invention. On n'aurait pas cru que les grandes émotions pussent être suggérées par le truchement de la machine. Il fallut bien cependant se rendre à l'évidence : on pleurait à chaudes larmes au spectacle de *la Esmeralda*.

Le prix de revient de ce film avait atteint 10.000 francs.

Le metteur en scène fut convoqué devant le conseil d'administration :

— Voulez-vous ruiner la maison, mademoiselle ? lui demanda-t-on.

Pourtant les inventions se bousculaient, s'enchaînaient, s'imposaient.

Mlle Alice se trouvait à l'origine du film scientifique en assistant le docteur Franck, qui étudiait les battements d'un cœur de chien après la dissection.

Dans les mêmes temps, Léon Gaumont, qui avait appris à tourner la manivelle de la « lanterne magique », accompagnait Félix Faure ou Loubet en Russie et en Afrique. Ce sont les films Gaumont qui enregistrèrent le premier vol de Santos-Dumont ; et la première course Paris-Bordeaux, où l'un des frères Renault trouva la mort, fut projetée vingt-quatre heures après la prise de vues. Le film était entré dans la vie.

— Si nous faisions une tentative de films en couleurs ? proposa Mlle Alice.

Premier essai de peinture sur des personnages de deux ou trois millimètres, en évitant les bavures, grossies mille fois à la projection, après lequel le film en couleurs d'après les méthodes Ducos et Lippmann fut mis à l'étude.

— Si nos personnages pouvaient parler ! suggéra-t-elle aussi.

Le chronophone fut mis à l'étude.

En 1902, Mlle Alice réalisait un répertoire de films parlants. Les artistes enregistraient leurs disques à l'atelier. C'est elle qui les faisait ensuite répéter devant le film jusqu'à l'obtention d'un synchronisme parfait. On ne fait pas mieux aujourd'hui pour le doublage.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Mlle Alice, qui était une séduisante jeune fille, fut demandée en mariage par Herbert Blaché, lui aussi un des pionniers du cinéma, qui devait aller présenter le chronophone aux Etats-Unis. Alice Blaché dit adieu au studio de Belleville et, après avoir tourné *Mireille* dans le décor des Saintes-Maries-de-la-Mer, elle partit pour le Nouveau Monde.

En quoi elle suivait tout simplement son mari, comme il était de coutume à l'époque.

Mais l'action était en elle, l'appel du métier, des réalisations, de l'étonnante aventure qu'elle avait entreprise seule dix ans plus tôt.

Elle fera de ce jour équipe avec son mari, et rien ne changera. Le studio de Belleville est remplacé par celui de Fort-Lee dans le New-Jersey, et la petite Française, avec l'accent parisien qu'elle ne perdra jamais, va devenir en Amérique un personnage du cinéma avec lequel il faut compter.

Sa carrière se développe. Sa personnalité s'impose. Des journalistes l'entourent, sollicitent des interviews. C'est chaque fois pour elle la même surprise, et sa modestie de « jeune fille d'autrefois » demeure intacte.

De 1909 à 1924, elle travaille et elle travaille bien.

Elle produit plus de cent films ; et chacun de ces films est une pierre posée dans l'édifice du cinéma. Elle apporte à l'Amérique une moisson de trouvailles techniques, une recherche de l'angle photographique qui devait se placer à l'avant-garde de l'art cinématographique. Elle découvre les stars, elle leur ouvre un ciel de gloire : ce sont Bessie Love, Ethel Barrymore, Julia Moore, Alla Nazimova, cent autres. Elle connaît les *Dare-Devils*, les casse-cou du cinéma, héros sans gloire inventés par l'Amérique, ceux qui sautent sur les trains en marche et qui affrontent les fauves ; les doublures des vedettes : ceux que le public n'applaudit jamais.

Et ceux-là furent ses amis.

CE FILS EUT TRENTE ANS

Il arriva que la Columbia University vint chercher cette jeune femme étonnante et la pria de raconter en public l'expérience de sa carrière. Elle parla, comme elle put... et fut acclamée. Elle dut parler une autre fois et subir les *flash* des reporters.

Pourtant le temps passait. L'enfant à l'âge d'homme allait-il se montrer ingrat ?

Ce fut l'époque où le cinéma, passant dans les mains des grands trusts, entreprit un exode de Fort-Lee vers Hollywood.

L'époque où le metteur en scène ne fut plus, secondé par tous les spécialistes du plateau, que l'anneau d'une chaîne où le mécanisme empiétait sur l'individu.

Après trente ans de service, Alice Blaché et son mari rentraient en France.

On l'avait oubliée. Personne ne vint la chercher. Elle ne sollicita personne. Et elle assista en spectateur un peu mélancolique aux progrès de cet enfant qu'elle avait mis au monde dans un chou en carton-pâte, un beau jour du mois de mai 1896.

CHRISTIANE FOURNIER.

CENTENAIRE DE ROBINSON

Le dimanche 23 mai dernier on a célébré le centenaire de Robinson. Le centenaire de Robinson ! Comme ces deux mots, dont le premier évoque temps lointain, fin des choses, tremblantes mains et dos voûté, lunettes et bâton, et le second, espérance, illusions, bouquets et rires, chapeaux de soleil et baisers, jurent ensemble ! Comme aussi bien ils s'harmonisent ! Aux yeux de la jeunesse, qui voit l'éternité devant elle, qu'est-ce que cent ans, en effet ? Et la vieillesse, où trouverait-elle plus douce consolation de vivre encore que dans un sourire de vingt ans ?

Donc, un siècle a passé depuis qu'un aubergiste, propriétaire d'un lopin du coteau boisé de Sceaux, eut l'idée d'installer une terrasse, si l'on peut dire, entre les branches d'un arbre gigantesque. Assurément cet aubergiste était à sa manière un poète. Il s'était dit que l'amour a des ailes, qu'il est frère des oiseaux, qu'il aimerait ce perchoir au milieu du feuillage. Plus favorisé de la fortune et plus avisé dans la conduite de ses affaires que le rôtisseur de Rostand, il fit, selon une vulgaire expression, sa pelote. Par la même occasion, il la fit faire à toute la contrée. De nombreux confrères, voyant son établissement de plus en plus fréquenté, s'empressèrent de l'imiter. Un arbre où l'on pût déjeuner et dîner en compagnie des merles et des rossignols ne suffisait plus. Il en fallait dix, il en fallait vingt, il en fallait cent. De partout les jeunes couples accouraient à Robinson échanger leur serments passagers ou durables. Le chemin de fer, en son enfance, ne se risquait pas encore jusqu'en ces parages. Rodolphe et Mimi, Musette et Schaunard, Véronique et Florestan s'y rendront de Paris et de sa banlieue en patache ou à dos d'âne. De préférence à dos d'âne. Ainsi le voyage était si gai, si fertile en aimables incidents : lui, conduisant fièrement le bourricot ; elle, toute rose dans sa robe d'organdi ou de barrège, assise en croupe, et fouaillant d'une baguette de lilas ou de saule la monture trottinante ! Petits ânes charmants, que d'amoureux vous avez, depuis cent ans, portés au paradis terrestre de Robinson ! Car, tandis que les érudits, toujours enclins à perdre leur temps dans des vétilles, disputent encore pour savoir si l'Arbre des arbres, celui où s'établit la première guinguette aérienne, fut, en essence, un châtaignier ou un noyer, nous pouvons hardiment décider qu'il était, en esprit, un pommier, et que, sous son ombrage, la jeune Eve fit souvent goûter au jeune Adam le délicieux fruit défendu. Au reste maints auteurs excellents nous l'on dit. Souvenons-nous de Murger, de Hugo, d'Alphonse Daudet, de tant d'autres qui, dans leurs romans ou leurs poèmes, ont évoqué ces fêtes éblouissantes et cachées de la belle saison et de la jeunesse.

... La forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel

La parole de Baudelaire à propos de Paris peut s'appliquer — toutefois en retranchant l' « hélas » — à Robinson. La bourgade devint rapidement une importante localité. Les jeunes gens de « la Vie de bohème », s'ils revenaient ici-bas, ne la reconnaîtraient plus aujourd'hui. Simplement, ils se reconnaîtraient eux-mêmes en beaucoup de ceux qui la visitent les soirs d'été et le dimanche ; qui sans doute aujourd'hui y viennent en cars, à bicyclette, par chemin de fer, mais à l'heure des aveux sont fidèles aux petits ânes, se confient à leur errante fantaisie, se laissent par eux entraîner le long des sentiers imprécis et dans les bois chuchotants. Il y a quinze jours, tous ces fantômes, dont la mort même n'a pu entamer le charme, se seraient reconnus en tant de jeunes garçons et de jeunes femmes qui chantèrent et dansèrent, comme ils avaient eux-mêmes chanté et dansé en des époques plus heureuses, qui, oublieux de l'Age atomique, ne songèrent par ce dimanche de mai qu'à fêter l'immortel Robinson, jusqu'à l'heure où, dans le ciel, seuls éclatèrent feu d'artifice et clair de lune au-dessus d'un monde confiant en dépit de tout.

MARTIAL PÉCHAUD.

ROBINSON AU SIÈCLE DERNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. PIGNARD.

LA TERRASSE EST ENCORE LE RENDEZ-VOUS DES COUPLES DE LA CAPITALE.

LA JEUNESSE EST TOUJOURS JOYEUSE. SEULES LES DANSES ONT CHANGÉ.

L'ARBRE FAMEUX OU L'ON PEUT DINER EN COMPAGNIE DES OISEAUX.

LES BALLETS DE PARIS DANSENT DANS PARIS

WLADIMIR SKOURATOFF, DES BALLETS DE PARIS, SEMBLE VOULOIR BONDIR PLUS HAUT QUE LA TOUR.

COLETTE MARCHAND ET SERGE PERRAULT IMAGINENT UN PAS DE DEUX DEVANT L'ARC DE TRIOMPHE.

ROLAND PETIT, DIRECTEUR DES BALLETS DE PARIS.

JANINE CHARRAT ET LES STATUES DE LA CONCORDE.

RENÉE JEANMAIRE, DES BALLETS ROLAND PETIT.

LE GRAND BALLET DE MONTE-CARLO DANSE A MONTE-CARLO

DANS les décors naturels de la capitale, Roland Petit présente au public sa nouvelle compagnie de ballets qui débutent au théâtre Marigny. Côté des auteurs, les plus grands noms de la musique et des arts : Paul Claudel, Jean Anouilh, André Derain, Darius Milhaud, Jean Franeaux, Jean Genêt et Manuel Rosenthal. Côté de la danse, une pléiade de qualité : Janine Charrat, Renée Jeanmaire, Colette Marchand, Serge Perrault, Wladimir Skouratoff, auxquels vient se joindre l'étoile anglaise Margot Fonteyn.

A Monte-Carlo, la grande saison s'achève sous le signe de la danse. Le marquis de Cuevas, directeur de la compagnie, a présenté, outre le répertoire, deux œuvres nouvelles : *les Cinq Dons,* dans les costumes de Leonor Fini, et *Colloque sentimental,* dans un décor de Salvador Bali. Une constellation d'étoiles a brillé dans le ciel de la danse à Monte-Carlo : la célèbre Rosella Hightower, le prodigieux Eglewsky, Georges Skibine, Ethery Payava et Marjorie Jallchief. Bientôt tous ces artistes quitteront la Principauté pour gagner la Hollande et la Belgique et enfin Londres pour la grande saison à l'Opéra de Covent Garden.

R. BON, PREMIER DANSEUR DE MONTE-CARLO.

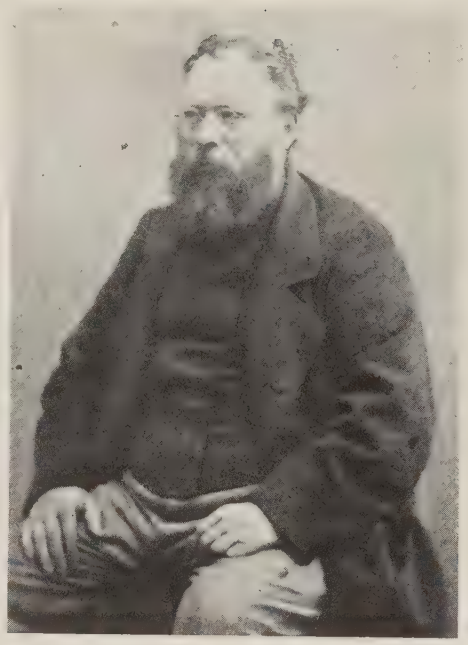
CI-CONTRE : M. JALLCHIEF, E. PAYAVA, Y. PATTERSON, G. LESPAGNOL ET J. LAPORTE, QUI INTERPRÈTENT « LES CINQ DONS ». — CI-DESSOUS : R. HIGHTOWER, EGLEWSKY ET G. SKIBINE.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Proudhon et nous

PROUDHON écrivait en 1861 : « Si tout ne me démontrait que la société est entrée dans une crise de régénération, qui sera longue et peut-être terrible, je croirais à l'irrévocable décadence et à la fin de la civilisation. » Il ajoutait : « Aujourd'hui le caractère est la *lâcheté*. Tout est lâche et vil, bas et plat, du souverain jusqu'au mendiant... Tous les jours je me lève avec la pensée d'une génération pourrie et qui aime sa pourriture... d'un public imbécile et qui s'admire dans son imbécillité. » Le même accent soulèvera Péguy, cinquante ans plus tard, dans ses imprécations contre le monde moderne. Et l'on pourrait aussi bien, en lisant ces lignes, croire que la voix qui y résonne est celle de Bernanos. Proudhon, Péguy, Bernanos, ces grands cœurs qui s'indignent de tout avilissement et de toute équivoque, ne sont pas des hommes qui se replient sur le passé pour y chercher des consolations aux décadences du présent. Ils sont, certes, fortement traditionalistes, mais pour puiser à des sources inaltérables les vérités qui animent leur ardeur révolutionnaire. La révolution profonde et constructive, celle qui fait lever les énergies pour des œuvres nouvelles — la « révolution intégrale dans les idées et dans les cœurs », selon une formule de Proudhon — est au bout de leur pensée et de leur action. Ils ne flétrissent si violemment le pire que pour travailler au mieux. « Je ne cède point à cette hypocondrie, disait Proudhon en manière de conclusion à la tirade que nous venons de citer, je travaille double, je me raidis contre l'adversité... Il ne s'agit point de mourir, mais de vivre. Le salut du monde a besoin plus que jamais de la coalition des honnêtes gens. »



PROUDHON.

Proudhon lui-même est un grand honnête homme. Il a la morale virile, impérieuse, foncière, que le peuple français possède, quoi qu'on dise, dans sa fibre et sa substance; la morale authentique et clairement consciente du bien et du mal, que notre peuple tient de sa formation chrétienne malgré tout, et de son éducation humaniste, sans doute aussi de sa nature et de sa race. De là chez Proudhon le culte du mariage et de la famille, le sens du devoir, et certains droits qui sont de vieille tradition française, comme l'antiféminisme et la défiance de l'amour humain. « Qui m'expliquera l'amour ? » murmure-t-il, et il déclare ailleurs : « Le mariage est chose toute morale, dans laquelle le commerce des sens n'arrive que comme accessoire. » Quant à la femme, il a pour elle le respect dominateur qui est l'armature de la vieille société de chez nous. La féminité en débordement, comme celle de George Sand, lui fait horreur, et quand il a dit de quelqu'un comme Lamartine qu'il a une âme féminine, c'est l'expression d'un souverain mépris. Il cultive les vertus viriles de la paternité et du labeur.

Mais je n'entreprends pas ici de retracer, serait-ce dans une esquisse des plus sommaires, un portrait de P.-J. Proudhon. Il manquerait beaucoup de traits à ceux que je viens de rappeler. Le portrait, vous le trouverez dans le livre que vient de publier M. Edouard Dolléans. Ce *Proudhon* (Gallimard) est peint pour une bonne part d'après lui-même, car M. Dolléans s'est beaucoup servi de la correspondance et des carnets du philosophe pour évoquer l'homme vivant. Dans ces pages, Proudhon se laisse aller et suit sa plume. Quatre-vingts ans nous en séparent. Leur vivacité, leur élan ne se sont pas refroidis, ces textes sont encore chauds d'un feu qui ne s'est pas éteint.

Surtout, M. Dolléans met l'accent sur l'actualité de Proudhon, et cela est à souligner. Il donne comme titre du premier chapitre de son ouvrage : « Actualité et permanence de Proudhon. » Il nous dit : « En relisant ses lettres et ses carnets, on devine qu'à certaines heures Proudhon a pressenti la tragédie du XX^e^ siècle sous ses formes diverses. » Notamment, Proudhon est un des premiers qui aient discerné les dangers de la confusion entre la civilisation humaine et le progrès mécanique. C'est lors de l'exposition de 1855 qu'il a vu cette confusion commencer à s'établir. Il s'est accordé avec Renan pour nier que le confort fût un signe de civilisation. « Non, a-t-il dit, le progrès moral n'est pas la suite naturelle et nécessaire du progrès économique. » M. Dolléans pense que Proudhon n'est pas sans avoir prévu les périls que le progrès technique ferait courir au monde moderne. A certains instants, il a aperçu « un univers desséché où vivraient des automates perfectionnés et d'une existence pleine jusqu'aux bords de délices, mais dont l'aridité ne laisserait plus de place à ces sentiments, parmi lesquels notre effort est de faire sortir, comme une plante de sa tige, la charité de la justice ». Encore des lignes comme celles-là, qui n'annoncent qu'une menace d' « aridité », que les « délices » de la civilisation matérielle, n'imagineraient-elles pas dans quelle horreur ces délices risquaient de sombrer, quand éclateraient les catastrophes que nous avons vues.

Le livre de M. Dolléans, copieux, abondamment fourni de faits historiques et de citations, constitue à la fois une vie de Proudhon et un tableau de son œuvre et de sa pensée. Il vient renforcer utilement les publications proudhoniennes de notre époque, parmi lesquelles il convient de rappeler l'anthologie établie par Lucien Maury, celle d'Alexandre Marc et l'important ouvrage du Père Henri de Lubac, *Proudhon et le christianisme*. Rappelons aussi que l'édition des œuvres complètes de Proudhon, entreprise par C. Bouglé et H. Moysset (chez Marcel Rivière), et qui comporte actuellement quinze volumes, est en voie d'achèvement. On ne saurait trop souhaiter que Proudhon fût lu et pratiqué. Il ne s'agit pas seulement d'enrichissement pour notre pensée, mais de tonique pour notre cœur.

Si nous avons cité d'abord sa dénonciation véhémente de la décadence où il voit glisser le monde actuel, il faut rappeler sa foi vibrante en la France. C'est dans le temps même où il stigmatise les causes de démoralisation de notre peuple qu'il lance cette admirable invocation à la patrie : « O patrie, patrie française, patrie des chantiers de l'éternelle Révolution ! Patrie de la liberté, car, malgré toutes les servitudes, en aucun lieu de la terre, ni dans l'Europe, ni dans l'Amérique, l'esprit, qui est tout l'homme, n'est aussi libre que chez soi ! Patrie que j'aime de cet amour accumulé que le fils grandissant porte à sa mère, que le père sent croître avec ses enfants ! »

Cette patrie, non seulement Proudhon ne doute pas d'elle, mais il la croit animée de grandes forces de renaissance. Il écrit en 1854 : « J'entends médire sans cesse du siècle et de la jeunesse actuelle. Je ne connais pas la jeunesse et je la vois peu ; mais d'après quelques échantillons je suis persuadé, au contraire, que nos fils seront plus avancés et meilleurs que nous. » Cette foi en l'avenir, Proudhon la fonde sur les valeurs présentes. Cet homme si exigeant de vertus réelles sait les reconnaître là où elles se trouvent. « Il existe, à Paris, écrit-il en 1864, une élite d'hommes, ouvriers, étudiants, etc., qui me donnent parfois de grandes consolations. Ces hommes ne demandent qu'à marcher ; leur ferveur leur fait deviner toute vérité ; et chaque fois qu'il m'en vient un, en apparence pour demander conseil, je le trouve plus avancé que moi. Il y a de formidables indignations dans l'air. » Cette faculté de discrimination des valeurs individuelles, au sein de masses décevantes, c'est encore un trait qui actualise Proudhon. Nous aussi nous savons bien que la France, meurtrie et déçue comme elle l'a été, est pleine d'hommes par qui elle pourrait renaître avec éclat.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Les « Arlequinades », de Xavier de Courville.

JE suis toujours avec beaucoup d'attention et de sympathie les spectacles de M. Xavier de Courville. Voilà un homme dont on peut dire, à sa louange, non seulement qu'il a la passion du théâtre, mais que cette passion est inspirée. Avec le minimum de moyens matériels, une troupe réduite à deux personnages, qui sont M^me^ Jacqueline Pianavia et lui-même, sans parler des difficultés de toute sorte qui s'attachent aujourd'hui à la moindre réalisation scénique, il réussit à composer des programmes pleins de variété, d'humour, de grâce, voire de poésie. Son mérite y est d'autant plus grand que sa mise en scène s'exerce sur une suite de thèmes très courts, qui demandent chacun un nouveau décor, limité à l'essentiel, et où, par conséquent, un art exquis du choix peut seul suggérer l'atmosphère du conte. Il appelle cela des « arlequinades », avec une nuance de modestie qui ne doit pas nous tromper. Il faut, pour mettre au point ces menues choses, non seulement beaucoup de travail, mais un goût parfait, et il est juste de dire que M. Xavier de Courville en a à revendre.

Son nouveau programme ne compte pas moins de dix-huit numéros, et il s'ouvre par la plus aimable parade. Sur la petite scène du théâtre Grévin, Xavier de Courville arrive lui-même, traînant un chariot — le chariot d'Arlequin — qui contient un plateau et tous ses accessoires. Il le démonte sous le regard du public, accommode son luminaire, ajuste le décor de la première « arlequinade », qui se trouve être une piquante chanson du siècle dernier, *le Premier Bal*, de Masini, interprétée par M^me^ Pianavia.

L'art de M. Xavier de Courville est fondé sur une idée qui n'est peut-être pas neuve, mais qu'il a su exploiter systématiquement à sa manière tout originale, et comme on ne l'avait pas encore fait avant lui. Il pense que dans une simple chanson, ou un poème, ou une mélodie, se rencontrent d'aventure, ramassés en quelques couplets, en quelques strophes, en quelques mesures, tous les éléments d'un drame, d'une comédie ou d'un opéra. Ainsi suffit-il d'isoler ces éléments, de les animer, et proprement de les mettre en scène, pour en recomposer de véritables spectacles. Le conte, le poème, la mélodie s'évadent du papier, dépassent le stade de la lecture ou de l'audition et deviennent matière dramatique.

Pour juger de son incontestable réussite, il n'est que de voir — et d'entendre — cette *Cavatine de Rossini,* qui faisait déjà partie de son précédent spectacle, et qu'il a reprise cette fois sans que l'on eût à s'en plaindre. Le décor représente une loge de quelque Scala de Milan, où deux personnages très stendhaliens apparaissent vus de dos, M. de Courville et Mme Pianavia, bien entendu. La prima donna détaille la fameuse *Cavatine,* celle-ci étant en réalité chantée par Mme Pianavia, et nous assistons aux plaisantes réactions du couple enthousiasmé par la virtuosité de la chanteuse. Non seulement la partenaire de M. de Courville accomplit là un véritable tour de force (sa voix étant d'ailleurs fort bien menée et d'un très joli timbre), mais la scène, sans autres paroles que celles de la mélodie italienne, est d'un humour aussi discret que délicieux.

J'ai particulièrement goûté, dans ses nouvelles présentations, outre *le Premier Bal* et *Léon et Léa ou la vérité,* une chanson d'autrefois : *la Belle Fille et le petit bossu,* qui fut très légitimement bissée. Le décor, une simple toile de fond, représente une maison aux nombreuses fenêtres, où les têtes caricaturales de locataires curieux apparaissent par moment toutes ensemble et disparaissent, tandis que le petit bossu embrasse la belle fille. C'est d'un esprit charmant, et simple peut-être, me direz-vous, mais il fallait le trouver.

Une entreprise plus difficile était la mise en scène de cinq fables de La Fontaine. Trois d'entre elles, *le Corbeau et le Renard, la Cigale et la Fourmi, la Laitière et le pot au lait,* malgré toute l'ingéniosité de l'animateur, n'étaient pas, me semble-t-il, de nature à récompenser son effort. Le sujet en est trop mince et ne pouvait parler à l'œil. En revanche, *la Mort et le Bûcheron* et *le Savetier et le Financier* expriment des sentiments dont l'humanité générale pouvait se traduire en images saisissantes. M. de Courville n'y a pas manqué.

Avec *la Cinquantaine,* de Courteline, sur une musique de Paul Delmet, nous tombons au théâtre libre. Cet étonnant duo, poussé au noir, avec ses personnages sortis de quelque bouge de la « Maub' » de jadis, démontre que les deux artistes peuvent s'évader avec succès du léger et du gracieux pour graver, à l'occasion, une dure eau-forte, mais comme je les préfère dans *Cahin-Caha,* de Pannard, *l'Inutile Défense,* de Favart et Rameau, et surtout dans *l'Eclat de rire,* de Scribe et Auber, qui termine joliment le spectacle !

M. Xavier de Courville n'est pas seulement un metteur en scène d'une heureuse fantaisie. L'acteur et le mime sont chez lui de fine qualité. Quant à Mme Pianavia, dont j'ai déjà loué la voix, il convient aussi de dire son aisance, sa bonne humeur et la sensibilité de l'artiste, qui n'accuse pas un moment de défaillance au cours d'une soirée où elle demeure presque constamment en scène. On est trop souvent porté à oublier que le théâtre est d'abord un jeu. Le « Chariot d'Arlequin » nous le rappelle avec un esprit qui doit lui être compté. Souhaitons seulement que M. de Courville ne s'égare pas trop dans les *Fables.* La condition de son succès est la variété, et il ne doit pas piétiner dans une formule. Pour un prochain spectacle, il annonce des adaptations de Pergolèse, de Mozart et de Monteverdi. L'idée est excellente, et si l'on en juge par *la Cavatine* dont je parlais tout à l'heure, la réussite est au bout.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

« Divertissement »
« Monna Vanna »

Entre les ballets, qui sont merveilleux, à l'Opéra, et les représentations d'œuvres lyriques, la différence de qualité est incroyable. Car le chant n'y est pas bon ; et le choix même des partitions qu'on y remonte prête à d'amères critiques. Jamais les danseurs et les danseuses de l'Académie nationale n'ont été à la fois mieux exercés, plus nombreux. Au lieu de quatre ou cinq étoiles comme au temps des Mauri et des Subra, des Zambelli, des Hirsch et des Spessivtzeva, la constellation en compte quinze, de haute classe ; et certes, quand paraissent les troupes étrangères, nous ne sommes plus humiliés : nous sommes fiers.

Mais si, après une *Petrouchka* ou l'enivrant *Divertissement,* nous revenons écouter *Monna Vanna,* nous voici consternés...

Bien que le décor du *Divertissement,* dont les tons ont été volontairement assombris et estompés, ou vieillis et usés par M. Bouchine, pour faire flamber les costumes, ne me plaise pas beaucoup, et que sa plantation me gêne, je suis tellement ravi par la beauté d'ensemble du spectacle que je suis prêt au pardon. On n'imagine pas qu'à la plus belle époque de Lulli, de Rameau, on eût pu étaler autant de magnificences. La richesse n'étouffe pas le goût. A chaque entrée de masse, qu'apparaissent les merveilleux costumes rouges des danseurs de polonaise, rouge coquelicot, vermillon plus brillant que les laques japonaises, ou les tons lunaires des compagnons de l'Aurore, ou les tissages de rêve qui semblent aider la fée Dragée et ses suivantes à quitter le sol, comme des ailes, tout est exquis. On n'a lésiné ni sur le nombre des interprètes, ni sur les étoffes, ni sur les panaches. Mais, qui mieux est encore, les pas réglés par M. Serge Lifar, à qui il faut bien, quoi qu'on pense de son caractère, reconnaître la maîtrise d'un chef, et d'un chef sans rival aujourd'hui, sont tous exquis et d'une nouveauté frappante. Dans la douceur et la légèreté triomphent le prince Charmant et la princesse Aurore, M. Bozzoni et Mlle Chauviré, le plus petit et le plus rare bibelot dansant de l'Opéra. Dans l'audace et le bond — *Surgi de la croupe et du bond...* ; le vers mallarméen me hantait — c'est M. Kalioujny qui l'emporte. Mais suivez des yeux les variations de *l'Oiseau bleu* (Michel Renault, notre Petrouchka ! et Mlle Christiane Vaussard), ou regardez, près de Kalioujny, picorer les pieds tourterelles de Mlles Moreau et Bourgeois, admirez les « baladins » — M. Golovine, Bai, Mlle Guillot — les fées (Mlle Lafon, Mlle Gérodez), etc. ; mesurez le travail, comptez les années qu'il a fallu pour amener des machines humaines à cette perfection, à cette souplesse gracieuse... La chorégraphie française est à son zénith... Ai-je nommé Mlle Bardin, belle comme la *Diane de Gabies* ?

Il faut dire cela. Il faut dire que des spectacles comme *le Chevalier et la Damoiselle, la Suite de danses* sur de tendres merveilles de Chopin, *Petrouchka,* qu'à une seconde audition j'ai trouvée un peu ragaillardie, et, surtout, ce *Divertissement* font honneur à l'art de notre pays ; je doute qu'on trouve ailleurs l'équivalent !

La musique du *Divertissement* est de Tchaïkowsky. Sa seule vertu est d'être commode à danser. « Commode ! » Que cela est grossier... Mais que dire de mieux ? Le compositeur a utilisé des rythmes traditionnels, éprouvés. Il invente peu ; sauf dans quelques pièces empruntées à *Casse-Noisette* pour la circonstance. Le bariolage de l'orchestre a des vivacités d'affiches. Les mélodies rappellent tantôt la pâte étirée des sucres d'orge, tantôt les robustes thèmes de quadrilles des bals des Tuileries. Plus fade que fin, plus épais que puissant, dépourvu de toute coquetterie harmonique, Tchaïkowsky ne m'a pas charmé un instant. Et, néanmoins, je lui étais reconnaissant de l'aide qu'il apportait aux danseurs, du bien-être où je les devinais de retrouver toujours le temps bien marqué sous l'orteil, et la note allongée des violons, ou des clarinettes pour la dessiner de leurs bras en guirlandes... Sur de la musique triviale venaient s'ajuster des danses nobles.

Ayant loué très fort — en toute conviction — je me sens à l'aise... Je peux gémir sur *Monna Vanna.* Pourquoi reprendre *Monna Vanna* ? Pense-t-on ouvrir un procès en revision en faveur d'une partition qui a presque les mêmes défauts que la *Tosca* ? ou que *Cavalleria Rusticana* ? Tout m'y a paru, comme autrefois, extérieur, théâtral, forcé. Déjà, sans doute, la pièce de Maeterlinck est très loin des nacres de *la Princesse Maleine* et de *Pelléas.* Mais, enfin, elle n'est pas vulgaire. La passion y subit, dans le langage, des contraintes délicates. La colère du mari jaloux reste digne. Farouche, point tonitruante. L'amour de Prinzivalle pour Monna Vanna n'est pas une crise d'érotisme. L'auteur, M. Février, a reçu de son maître Massenet l'art de la « mise en scène » musicale. Massenet prévoyait jusqu'aux gestes de ses personnages, et telles mesures de lui comptent les pas de l'amant vers l'amante, ou donnent à la chanteuse le temps de déployer ses falbalas. Musique de régisseur habile, où Massenet glissait ses sourires charmés et ses menus frissons. L'habileté de son disciple est presque égale. Mais la grâce, la délicatesse, les subtilités câlines, je ne les retrouve pas. Sa partition est un décor, une collection d' « accents » forts, une gesticulation sonore... Je la donnerais tout entière pour une modulation de Fauré... Alors ? Qu'a-t-on voulu prouver ? Que cette musique flattait le gosier des chanteurs ? Hélas ! Ils y ont échoué !... M. Fronval a chanté avec une dureté extrême, qui le fatiguait lui-même ; M. Beckmans faussait légèrement, note à note, la ligne mélodique. Mme Maryse Ferrer dépensait des trésors sonores, sans nous émouvoir. Nous comprenions enfin les paroles quand M. Froumenty chantait, parfaitement net, parfaitement juste. Mais, enfin, il n'est pas Atlas ; et le reste de l'interprétation croulait autour de lui... *La Suite de danses,* dont je viens de parler — et encore qu'on y abuse de *la Polonaise en la* — vint à point nous consoler. Euterpe violentée, tout en sueur, rouge de pudeur froissée, reprenait son souffle et sa grâce.

« Divertissement », musique de Tchaikowsky, décors de Bouchine.

PETITES CHRONIQUES

HOMMAGE A L'ARGENTINE

Depuis le 25 mai, jour du 139e anniversaire de la révolution argentine de 1810, la rue d'Obligado s'appelle rue d'Argentine.

Ce changement de nom avait été décidé par le Conseil municipal de Paris, qui a voulu exprimer ainsi à la grande République sud-américaine la reconnaissance des Parisiens pour les dons qu'elle leur a faits.

Après le « baptême », auquel assistaient M. Victoria Roca, ambassadeur d'Argentine en France, et M. Pierre de Gaulle, président du Conseil municipal, les personnalités se sont rendues à l'Hôtel de Ville, où M. Victoria Roca remit à M. P. de Gaulle le premier des mille nouveaux colis argentins destinés aux enfants parisiens. Une brillante réception donnée dans les salons de la Maison de l'Amérique latine par Mme Victoria Roca clotura cette grande journée d'amitié franco-argentine.

LES TABLEAUX MODERNES

André Dunoyer de Segonzac restreint soigneusement sa production, et c'est une des raisons pour lesquelles il est actuellement l'un des plus chers parmi les peintres contemporains. En 1946, l'Hôtel Drouot n'a reçu que quatre dessins de lui, et, en 1947, une aquarelle (adjugée 30.000 francs) et cinq dessins. Aucune peinture en ces deux années.

Vendre le même jour quatre toiles, deux panneaux et deux aquarelles, de cet artiste de classe internationale était donc un coup de maître, surtout au moment où s'ouvrait dans une galerie parisienne la première exposition de l'ensemble de son œuvre.

Me Alphonse Bellier, qui dirigeait la vente du 21 mai dernier avec MM. Schoeller, Pacitti-Schœller et Bignou, devait donc logiquement enregistrer des prix impressionnants. Les peintures ont fait de 310.000 francs à 550.000 francs, et l'on s'y attendait, mais ce sont les deux aquarelles qui ont stupéfié les amateurs, même les plus avertis, à 160.000 francs et 178.000 francs (210.000 francs avec les frais). Voilà confirmé que Segonzac est surtout un prodigieux aquarelliste.

Dans la même collection, un fusain de Matisse, *Nu aux bras levés*, a été payé 117.500 francs.

La vente la plus marquante en dehors de celle-ci fut celle de la collection du docteur Bonnet, que dirigèrent à Nice Mes J.-J. Terris et F. Courchet, avec l'expert E. Martini. Les pièces capitales étaient trois peintures anciennes (1903-1905) de Picasso: un portrait sur toile 48×38 du maître par lui-même intitulé *Yo* (moi), un carton 53×71, *les Fugitifs*, et une peinture sur papier 63×48, *Après le bain* (un bébé sautant au cou de sa mère), de conception uniformément figurative ; elles ont été adjugées 1.100.000 francs, 410.000 francs et 400.000 francs, sans les 17,50 % de frais.

On a donné 250.000 francs pour une toile de Modigliani, *Tête de femme*; 230.000 francs pour une toile de Soutine, *Portrait de jeune homme* ; 420.000 francs pour un paysage sur bois d'Utrillo; 155.000 francs pour une toile, *Paysage*, de l'époque fauve de Vlaminck, achetée 600 francs à la vente Kahnweiler en 1923; 100.000 francs pour un carton ancien de Suzanne Valadon, *Après le bain*.

Ces prix n'ont rien d'étonnant. Par contre, les suivants marquent de très sensibles hausses sur les cotes des dernières années : 85.000 francs pour un *Paysage* sur toile 72×86 de Sérusier (époque de Pont-Aven); 40.000 francs pour une gouache 33×31 de Max Jacob, *Procession en Bretagne*, datée de 1926, et 250.000 francs pour un *Paysage aux sapins*, toile 48×72, de La Fresnaye. Ce grand peintre, qui est mort en pleine jeunesse en laissant une œuvre très limitée mais pleine de promesses, y hésite entre le cubisme, dont il subit encore l'influence, et la formule plus personnelle qu'il développa par la suite. C'est une peinture de transition.

Les plus hauts prix de 1946 et 1947 à l'Hôtel Drouot avaient été : pour Sérusier (une toile de 65×60), 40.000 francs ; pour Max Jacob (une gouache de 35×28), 11.000 francs ; pour La Fresnaye (un carton 21,5×27, *le Village*, daté de 1911), 75.000 francs.

André Fage.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE .

Maurice de La Fuye et Emile-Albert Babeau, *la Sainte-Alliance* (Denoël, 300 pages). Beaucoup de jugements simplistes ont été portés sur cet « acte » célèbre, signé le 26 septembre 1815 à Paris, à l'instigation du tsar Alexandre III. « La chose la plus bienfaisante qui ait jamais été tentée pour le bonheur de l'humanité », disait Gœthe. « L'aurore des Etats-Unis d'Europe », écrivait Guizot. « Pièce de sublime mysticisme et d'absurdité », déclarait lord Castelreagh. « Apocalypse de la diplomatie », renchérissait l'abbé de Pradt.

Les auteurs redressent ces jugements contradictoires en observant pertinemment que nous sommes mieux placés aujourd'hui pour comprendre « le sens d'une initiative tendant à instaurer la primauté du spirituel lorsqu'il s'agit de fonder une paix durable entre hommes de bonne volonté ». Ne retrouve-t-on pas les termes du préambule de la Sainte-Alliance dans la Constitution du canton de Vaud et dans celle de l'Etat libre d'Irlande ? Deux démocraties authentiques. L'Europe n'est pas une expression géographique, mais une « profession de foi ». Hélas ! jusqu'ici cette Europe-là n'a jamais vu le jour : celle qu'avait rêvée Alexandre est une « étape brûlée ».

L'erreur des gouvernants de la Sainte-Alliance n'est pas d'avoir pratiqué une politique de réaction, comme on le leur reproche couramment, mais une politique d'immobilité — qui est un non-sens de la vie internationale (et de la vie tout court).

Le livre se termine sur un rapprochement entre les idées qui ont inspiré les auteurs de ce pacte mémorable avec les théories actuelles sur l'union européenne et l'entente des peuples à base de principes chrétiens — telle que la préconise, par exemple, Winston Churchill.

LA PHILOSOPHIE ET LA THÉOSOPHIE :

F. Palhories, *Vies et doctrines des grands philosophes à travers les âges* (Fernand Lanore, 3 volumes). Une œuvre de sélection qui englobe tous les maîtres de la pensée, depuis Thalès de Milet jusqu'à Bergson. Ecrite pour le grand public, elle emprunte à chaque système ce qu'il a d'original ou de plus intéressant, pour dégager, sous la diversité des doctrines, les préoccupations fondamentales qui, à travers l'histoire de la pensée, s'imposent perpétuellement à l'homme. « Ce sont là, disait Pascal, choses qui nous importent si fort et nous touchent de si près qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

Pour résumer ce long labeur dont son livre est la synthèse, l'auteur conclut que de la philosophie se dégage la conviction « que la vie, la vie en sa totalité, a une signification supérieure et vaut vraiment la peine d'être vécue ».

Albert Mousset.

L'album hors série consacré aux quatre merveilleuses journées de

LA PRINCESSE ELIZABETH A PARIS

est paru

PRIX : 100 FRANCS

En vente chez tous les dépositaires et marchands de journaux, dans les bibliothèques des gares et à « France-Illustration », 13, rue Saint-Georges, Paris - 9e

PAUL MARINIER

Paul Marinier, doyen des compositeurs chansonniers, a reçu, des mains d'Albert Willemetz, président de la Société des auteurs, la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Le bon maître, très ému, a remercié les amis jeunes et vieux qui l'entouraient par quelques mots qui ne manquaient pas de saveur quand on connaît la vie bien remplie de ce grand et prolifique prince de la chanson française.

« Merci, mes enfants, a-t-il dit, je viens de passer la plus belle heure de ma vie ! »

Après trois discours pleins d'une affectueuse et spirituelle émotion, Marguerite Deval, Albert Willemetz, René Fauchois, Gaston Gabaroche, Lucien Baroux, Paul Colline, Defrein Remongin, Jacques Cathy, imités par toute l'assistance, burent à la santé du nouveau légionnaire.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

On peut voir à la Galerie Carmine des toiles de Renée Tournan. Ces œuvres sont malheureusement inégales, les paysages dépassant de très loin les natures mortes ou compositions. Pour ces dernières, l'artiste emploie une technique lourde et grumeleuse, sans grand lien dans l'harmonie, alors que ses paysages ont des valeurs plus subtiles, des tons délicats et nuancés, irisés, qui traduisent fort bien l'atmosphère parisienne. La lumière qu'on observe, notamment dans sa vue du *Pont-Royal*, est pleine de finesse et de qualité. Nous conseillons vivement à ce peintre de continuer dans cette voie, où se manifestent plus particulièrement ses dons.

Crivez, qui expose à la Galerie Cambacérès, est un peintre qui cherche encore sa voie. Certaines de ses natures mortes, notamment des *Tulipes* et sa marine de *Malte*, témoignent de qualités picturales qu'on ne saurait nier. Cependant, les autres compositions de l'artiste restent plus banales, et Crivez aurait intérêt à rechercher plus d'unité afin que se dégage sa véritable personnalité.

Maurice Sérullaz.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE ANDRÉ MAURICE
140, boul. Haussmann - CAR. 25-04
ARTHUR FAGES
PEINTURES RÉCENTES
jusqu'au 18 juin 1948

PIERRE MAURS, 3, av. Matignon
BIZETTE-LINDET & CH. M. ECHARD
jusqu'au 15 juin

Galerie LEUVRAIS, 182, Faubg-St-Honoré
Georges CAPRON
PAYSAGES DE PARIS - 3 au 30 juin

LIVRES DE LUXE - LIVRES D'ART

Le commandant Pierre Lyet, dont les lecteurs de *France-Illustration* ont pu apprécier les remarquables articles, a publié dernièrement chez Payot un ouvrage sur *la Bataille de France, mai-juin 1940.*

Ce livre, qui s'inscrit dans la célèbre « Collection de Mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre », est la réunion de cinq articles parus en 1946 et 1947 dans la *Revue historique de l'armée.*

Il constitue la première étude complète sur l'histoire de la campagne de 1940, et nul mieux que le commandant Lyet n'était qualifié pour la mener à bien. Déjà spécialisé dans les études historiques avant 1939, le commandant Lyet a été, en effet, affecté, en 1939, au grand quartier général pour y suivre les opérations et en faire ultérieurement le récit. Il a assisté à toutes les réunions et discussions qui ont eu lieu avant et pendant les tragiques événements de mai-juin 1940 et a pu étudier tous les rapports originaux des généraux Gamelin, Weygand et Georges, ainsi que ceux des commandants d'armée et chefs de corps. C'est donc à l'appui de documents irréfutables que le commandant Lyet dégage les responsabilités exactes du commandement français. *La Bataille de France* intéressera donc tous les combattants qui ont vécu ces tragiques événements et n'ont généralement pas eu en main les éléments leur permettant de les comprendre.

M. Pierre Mornand, conservateur adjoint honoraire à la Bibliothèque Nationale vient de faire paraître, chez Albert Cymboliste, un nouvel ouvrage sur les artistes du livre. Il nous présente cette fois vingt-deux des plus célèbres illustrateurs, parmi lesquels les lecteurs de *France-Illustration* retrouveront Jean-Gabriel Daragnès, Hermine David, Raoul Dufy et Louise Hervieu. De très nombreuses reproductions émaillent cet ouvrage, qui intéressera tous les bibliophiles et pour lequel J.-R. Thomé a écrit une excellente introduction.

ALBERT DECARIS : EURIDIPE. « LES BACCHANTES » (SOCIÉTÉ DU LIVRE D'ART 1948.)

La Touraine, a-t-on écrit bien souvent, est le Jardin de la France. La douceur des paysages, la luminosité tendre du ciel en ont fait une terre aimée des rois et des poètes. Mme Laurence Berluchon, par un fort bel ouvrage édité chez Arrault, à Tours, nous fait pénétrer au cœur même de cette province en eutr'ouvrant pour le lecteur les grilles des *Jardins de Touraine.* Ces jardins, généralement inconnus du touriste et où le romantisme se marie au classicisme pour composer d'admirables horizons, ont pour la plupart une histoire. Mme Laurence Berluchon a entrepris de nous la conter, et elle l'a fait avec tant de succès que le prix Lhuillier de la Société archéologique de Touraine lui a été décerné pour cet ouvrage, qui est illustré d'excellentes photographies.

Martial Buisson, ancien secrétaire général de la Fédération française de la publicité et inspecteur départemental de l'enseignement technique, vient de publier, dans la collection des aide-mémoire Dunod, un petit recueil sur la publicité. Cet ouvrage est destiné à tous les industriels, directeurs commerciaux, chefs de vente et de publicité, qui y trouveront toute documentation utile à leur profession.

Dans l'excellente collection « Les Classiques de la Liberté », fondée par Bernard Groethuysen et aux destinées de laquelle préside actuellement M. Jean Descoullayes, les Editions des Trois Collines viennent de publier un recueil de textes de Kant choisis et commentés par Julien Benda. Ce nouveau volume, qui vient après les *Descartes, Michelet, Lenine, Marx, Montesquieu* et *Fourier,* de J.-P. Sartre, Lucien Febvre, Jean Freville, Henri Lefebvre, Bernard Groethuysen et Jacques Debû-Bridel, est présenté avec la même élégance que ses prédécesseurs.

Bella Chagall, qui fut la femme et l'inspiratrice du grand peintre Marc Chagall, avait écrit deux ouvrages avant de s'éteindre, en 1944. Les Editions des Trois Collines viennent de publier l'un d'eux : *Lumières allumées.* Livre combien émouvant où Bella Chagall a raconté son enfance malheureuse dans une des villes-ghettos de Russie blanche. La peinture de ce monde disparu, tout imprégné de sombre poésie, traversé par les éclairs des persécutions, est un chef-d'œuvre littéraire autant qu'un document, auquel les descriptions des fêtes rituelles juives ajoutent ces pages lumineuses qui ont, d'ailleurs, inspiré à l'auteur le choix de son titre. Des illustrations de Marc Chagall ajoutent encore à l'intérêt de cet ouvrage.

Louis Bromfield aime quelquefois délaisser le roman pour retracer l'histoire d'une famille américaine ou peindre, à l'aide de ses souvenirs, un tableau de la vie campagnarde. Après *la Ferme,* les éditions Stock publient le dernier ouvrage de ce genre écrit par l'auteur de *la Mousson. Plaisante Vallée* est le témoignage d'un homme qui, ainsi qu'il l'a écrit dans sa préface, croit que l'agriculture est la clef de voûte de tout système économique.

Bromfield, en écrivant ce livre, nous a prouvé une fois de plus qu'il n'est pas exclusivement un grand romancier, mais aussi, lorsqu'il abandonne la fiction, un admirable conteur.

Les romans-fleuve anglo-saxons sont toujours à la mode. La parution, aux Editions du Bateau Ivre, de *la Parade solitaire,* de Fanny Hurst, réjouira donc les amateurs de ce genre d'ouvrages. L'auteur, de plus, n'est pas à présenter : Fanny Hurst a déjà connu le succès avec *Back Street, Lily B...*, *Lummox* et bien d'autres récits.

La Parade solitaire met en scène trois femmes modernes, trois Newyorkaises nées à l'aube du XXe siècle et qui ont décidé qu'elles n'étaient venues au monde que pour vivre une vie personnelle et indépendante. Comblées par des succès de toutes sortes, les trois héroïnes de Fanny Hurst sont cependant parfaitement malheureuses, et elles ne tardent pas à s'en apercevoir. Partagées entre l'instinct qui les pousse à s'unir aux hommes qu'elles aiment et par leur soif d'indépendance, elles réussissent seulement à se créer une existence vide et angoissée qui finira par les faire ranger dans la catégorie des femmes que l'on n'épouse pas. Fanny Hurst a magistralement campé le portrait de ces trois femmes dont on a dit qu'elles étaient les héroïnes les plus intéressantes qu'elle ait créées. Cet épais roman a été fort bien traduit par Nathalie Gara, ce qui n'est pas négligeable à l'heure où tant de traductions déforment par trop souvent la pensée de l'auteur.

Aucun ouvrage complet n'avait été publié jusqu'alors sur cette période cruciale de notre histoire qu'ont été les dix dernières années de la Troisième République. M. Jacques Debû-Bridel a voulu combler cette lacune. Il vient de publier aux Editions du Bateau Ivre *l'Agonie de la Troisième République,* ouvrage qui ne manquera sans doute pas de faire couler beaucoup d'encre. C'est toute l'histoire de notre pays, depuis l'évacuation de la Rhénanie jusqu'à la guerre, que l'auteur fait revivre sous sa plume. Il analyse sans complaisance et avec objectivité les soubresauts intérieurs qui ont secoué la France, et ses révélations ainsi que les pièces inédites qu'il dévoile jettent un jour nouveau sur les dernières années de la Troisième République.

VILLANDRY. — « LE JARDIN D'ORNEMENT. »

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART
ALFRED LEROY
HISTOIRE DE LA PEINTURE ITALIENNE
Beau volume (13,5 × 20,5) de 400 pages ill. de 61 planches en héliogravure. **580** frs.
LIBRAIRIE PLON

JULES LAROCHE
Ambassadeur de France
QUINZE ANS A ROME AVEC CAMILLE BARRÈRE
1898 - 1913
"... un livre plein de charme"
ANDRÉ ROUSSEAUX
In-8° carré avec 5 illustrations hors-texte. .. **360** frs
PLON

La dernière œuvre du
POÈTE DE PARIS
LES GRANDES HEURES DU LOUVRE
par LÉON-PAUL FARGUE
Illustrations d'ARDITI
Un vol. 260 f.
Edition de luxe
6 ex. sur Johannot pur fil 5.000 f. (Épuisés)
200 ex. sur vélin de Rives 800 f.
300 ex. sur alfa de Navarre 500 f.
LES DEUX-SIRÈNES
96, Bd du Montparnasse
PARIS 14e

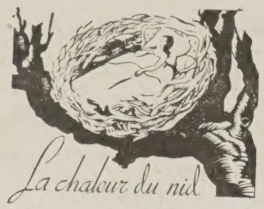
PIERRE MORNAND
VINGT-DEUX ARTISTES DU LIVRE
Alexeieff, Bonnard, Boussingault, Bofa, Clavé, Collot, Daragnès, Decaris, Derain, Hermine David, Dufy, Galanis, Louise Hervieu. J. Hugo, Laboureur, Chas Laborde, E. Legrand, Maillol, L.-A. Moreau, Mrozewski, Picart le Doux, Dunoyer de Segonzac
Couv. sur Marais pur fil, illustrée d'une eau-forte originale pleine page par ALEXEIEFF
339 illustrations hélio-typo
Un vol. 23 × 29, tiré en 2 coul., 320 pages, sous cristal, emboîtage simple parcheminé.
PRIX.. .. .. **3.500 fr.**
LE COURRIER GRAPHIQUE
27, rue de l'Echiquier, PARIS (Xe)

LES POÈMES DE HUGO VON HOFMANNSTHAL
traduits par CLAUDE DUCELLIER
avec une introduction de
GENEVIÈVE BIANQUIS
Professeur de littérature allemande à la Faculté de Dijon
★
Cet ouvrage constitue l'ensemble purement lyrique de l'illustre poète autrichien, traduit en français pour la première fois.
★
TYPOGRAPHIE ET 4 BOIS DE J.-G. DARAGNÈS, AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR EN FRONTISPICE.
★
50 ex. sur vélin pur fil de Rives 3.500 fr.
500 ex. sur vélin Hermine des papeteries Boucher ..... 2.500 fr.
ÉMILE-PAUL
14, rue de l'Abbaye, Paris.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

Après la Foire de Paris

LA COUVERTURE CHAUFFANTE "TENTATION"



La couverture chauffante électrique, dont l'emploi a été largement diffusé par la marque TENTATION, a eu un très grand succès à la Foire de Paris. Nous avons remarqué un choix très important allant du tissu de verre à la laine et dont le luxe s'alliait parfaitement au confort tout en restant à des prix abordables, de 900 à 5.000 francs.

En vente partout. Documentation : TENTATION, 282, bd Voltaire, Paris.

L'ÉQUIPEMENT DE QUALITÉ O. L. D.

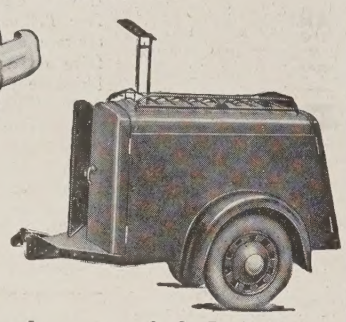
LES Établissements LECANU-DESCHAMPS, bien connus de nos lecteurs, ont lancé au dernier Salon un luxueux pare-chocs en acier inoxydable poli. Celui-ci a rapidement acquis une place de choix parmi les accessoires qui enjolivent la voiture de série.

Le pare-chocs en acier inoxydable O. L. D.

Ce pare-chocs fait partie de l'équipement de qualité O. L. D., qui comprend la classique galerie,

La galerie de toit O. L. D.

la malle de toit et les porte-bagages arrière, très appréciables pour le transport de tous les objets encombrants, les remorques-fourgons métalliques de 400 et 600 kilos, sans oublier les marchepieds adaptables aux Citroën TA.



La remorque O. L. D. 600 kilos.

O. LECANU, D., 51, rue Raspail, à Levallois (Seine). Tél. : PER. 01-29.

LA CAFETIÈRE ÉLECTRIQUE "JEMA"

CETTE cafetière a été particulièrement remarquée au Grand Palais. Elle est un élément indispensable à tout home moderne tant par sa luxueuse présentation que par l'arôme du café obtenu.

En vente partout, elle est livrée nickelée ou argentée. C'est un joli cadeau.

Gros : Éts. JEMA, 40, rue de Paradis, Paris (10e).

N'ATTENDEZ PAS L'HIVER...

... pour prendre vos précautions contre le froid. Dès maintenant, faites installer des joints métalliques BENOIT sur vos portes et fenêtres. Vous interdirez ainsi l'entrée de votre home au froid, à la pluie, au vent, au bruit et à la poussière.

En prenant vos dispositions tout de suite, avant l'afflux saisonnier des com-

mandes, vous aurez l'avantage d'une exécution rapide. Le travail sur bois sec est préférable et vous affronterez l'hiver sans appréhension, tout en bénéficiant d'une fraîcheur bienfaisante durant la saison chaude.

Nos joints sont garantis dix ans et pratiquement inusables.

L'an prochain, la question du chauffage se posera avec autant d'acuité... Les joints BENOIT vous permettront de réaliser une économie de chauffage de l'ordre de 35 %.

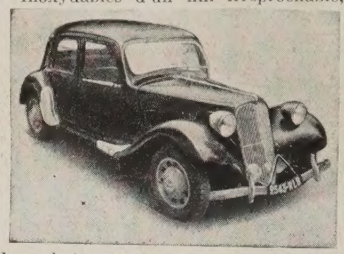
Étude de devis sans frais ni engagement de votre part. Demandez notre documentation n° 46 et un extrait de nos nombreuses références.

Établissements E. BENOIT et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). Tél. : PRO. 27-09.

LA PARURE UTILE

TOUS les sabots d'ailes « ROBRI » ont leur utilité. Les modèles pour l'arrière sont des *protecteurs* indispensables contre les projections de pierres, de goudron, etc. Les modèles pour l'avant, des types « 272 » et « 274 », se prolongent latéralement sur le côté de la carrosserie et forment *décrottoir*, *pare-boue* et *pare-pierres*.

Inoxydables d'un fini irréprochable,

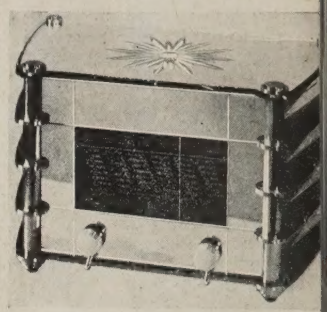


les sabots d'ailes *Robri* sont de véritables *enjoliveurs*.

Robri fabrique également des butoirs de pare-chocs, des flammes pour portières, des obturateurs de trous de manivelle, des embouts pour tuyaux d'échappement, etc., qui complètent la parure de la Citroën. Votre garagiste vous procurera tous ces accessoires.

Documentation sur demande à SAAP-ROBRI, 19, rue Pitois, Puteaux (Seine).

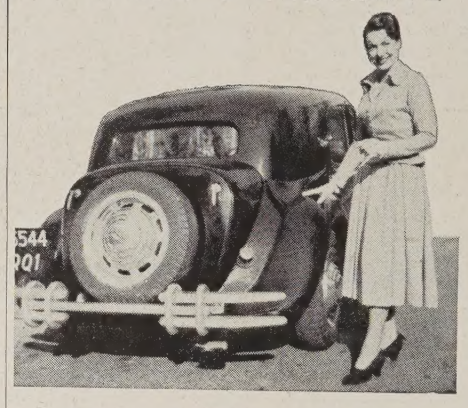
UN POSTE DE LUXE, LE "SUPERLUXALU"



APRÈS le brillant succès remporté l' passé à la Foire de Paris par le po « LUXALU », les ÉTABLISSEMEN SCHÆRER ont sorti, cette année, « SUPERLUXALU », appareil à haute s sibilité intégralement blindé, 7 lamp 3 gammes d'ondes courtes et une gam de petites ondes ; il n'a conservé q sa présentation de haut luxe, en gla et métal oxydé, qui s'harmonise av tout intérieur moderne.

Pour tous renseignements, ÉTABLISSEMENTS SCHÆRER, 54, rue Noll Paris (17e). MARcadet 52-90.

NOTE D'ÉLÉGANCE « SPEED »



L'équipement de lu SPEED est constitué p quelques accessoires haute qualité q donneront à votre voitu une ligne nouvelle :

1° Les roues SPE en alliage spécial à hau résistance, qui ont fa l'objet du procès-verb n° 1226 du Centr technique de l'auto mobile ;

2° Les pare-chocs au lignes les plus aérodyna miques ;

3° La malle arrièr toujours très utile pou le transport des bagage

Pour tous renseignements : ETABLISSEMENTS BRISSONNET ET Cie 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI 87-4

LE BRIDGE (N° 49)

ÉTUDE N° 42

♣ A 10 9 8

	NORD	
OUEST		EST
	SUD	

♣ R 4 3 2

Comment doit-on jouer cette combinaison si, ♣ étant l'atout, il s'agit de faire 7 ♣ d'abord, ou 6 ♣ ensuite, ou enfin 5 ♣ ?

On admettra que la réussite du contrat dépend *uniquement* du maniement des ♣ (par exemple on a 9 levées sûres en dehors de ♣ si l'on joue 6 ♣, ou 8 levées sûres si l'on joue 5 ♣), que les rentrées abondent chez Nord et Sud, et qu'on est sans indication sur la répartition des ♣ entre Ouest et Est.

Solution

Quels que soient la tactique et le but, si les ♣ sont 3-2 ou 2-3, Ouest-Est feront une levée et une seule — sauf dans les cas où ♣ D V seraient secs.

En effet, si l'un a un honneur second et l'autre un honneur troisième, il est bien connu que Ouest-Est s'assureront une levée en prenant la double précaution de n'attaquer jamais ♣ eux-mêmes et, quand Nord ou Sud jouera le premier ♣, de fournir un petit ♣ en second.

Le gain forcé d'une levée par le joueur qui aurait ♣ D V x est non moins évident.

D'autre part, dans ces 18 combinaisons où les ♣ sont 3-2 et où ♣ D V ne sont pas secs, Nord-Sud limiteront aisément leur perte à une levée, en jouant au moins une de leurs figures, l'As ou le Roi, dans les deux premiers tours de ♣.

Ces 18 combinaisons sont ce que j'appelle des combinaisons neutres. J'entends par là qu'avec ces 18 combinaisons la tactique de Nord-Sud est indifférente et ne saurait influencer le résultat. Il n'y a donc simplement qu'à les négliger dans l'analyse et à les traiter comme si elles n'existaient pas.

Il reste alors 14 combinaisons où la tactique peut influencer le résultat : ce sont celles où un adversaire, Ouest ou Est, a chicane, singleton ou D V secs.

Cela restant constamment présent à votre esprit, vous allez voir comme tout se simplifie et devient facile.

1er but : ne rien perdre (on joue 7 ♣)

Il faut partir de l'As, ou du 2 pris par l'As. Il reviendrait techniquement au même de partir du Roi, ou du 8 pris par le Roi.

Nous sommes donc partis de l'As.

Si Ouest et Est fournissent chacun un petit ♣, le grand chelem est manqué et une levée sera inévitablement perdue. Il s'agit maintenant de ne pas en perdre deux. Il y a donc tout à gagner, et rien à perdre, à jouer le 10 et, si Est met un petit ♣, à faire l'impasse. Si Est a D V x x (3 combinaisons, de probabilité totale *a priori* 8,5 %), on ne perdra qu'une levée tandis qu'on en aurait perdu deux en jouant le Roi, sans impasse.

Disons maintenant que, sur l'As ou le 2, attaqué au premier tour, Ouest a mis un honneur, le Valet ou la Dame. Au second tour, vous le savez, il faut faire l'impasse, car un honneur sec quelconque chez Ouest est beaucoup plus probable que D V secs (rapport de 6 pour D V secs et de 10 pour un honneur sec quelconque). (Voir *France-Illustration* du 13 septembre 1947.)

Il n'y a pas à tenir compte, si l'on est parti du 2, que Ouest a pu mettre un honneur avec D V x dans la crainte que Nord ne fasse l'impasse et pour s'assurer une levée, puisqu'il s'agit d'une combinaison neutre, contre laquelle on est sans ressource.

Si Ouest a D V x x, il jouerait mal en mettant un honneur sur le 2. Rien ne presse. En jouant un petit sur le 2, Ouest s'assure deux levées si Nord met l'As. Et si Nord fait l'impasse ? Elle réussira, mais il sera toujours temps, quand Nord, éclairé, voudra la renouveler, de mettre un honneur en second, ce qui assurera une levée à Ouest. Mêmes raisonnements si Ouest a D V x x x.

Ouest ayant mis un honneur sur le 2 et Nord ayant pris de l'As, la tactique de Nord ne peut plus influencer le résultat que si l'honneur de Ouest est sec ou si Ouest a D V secs. C'est pourquoi il faut faire ensuite l'impasse, Ouest ayant plus de chances d'avoir reçu un honneur sec *quelconque* que D V secs.

Le grand chelem ne sera réussi et Nord-Sud ne perdront rien que si Est a D V secs, ou Ouest a D sèche ou V sec : 9 % *a priori*, pas même une chance sur dix.

2e but : ne pas perdre plus d'une levée (on joue 6 ♣)

Il faut faire l'impasse au 1er tour en partant du 10 ou du 2.

Je supposerai dans la suite qu'on part du 2.

Si Ouest joue le Valet ou la Dame sur le 2, Nord prend et fait ensuite l'impasse.

Si Ouest met un petit ♣ sur le 2, Nord fait l'impasse. Elle rate et Est prend avec le Valet ou la Dame. Comment continuer ? Évidemment en jouant le Roi ou l'As, mais lequel des deux? Si l'honneur de Est est sec, il faudrait continuer par le Roi pour prendre ensuite l'honneur second de Ouest par une impasse. Mais si Est a reçu au départ D V x x, il faudrait continuer par l'As, pour prendre ensuite l'honneur second de Est par l'impasse.

Il faut se décider. L'As ou le Roi ? Il faut continuer par l'As et ce serait une faute de continuer par le Roi. Pourquoi?

OUEST	EST
V 7 6 5	D
D 7 6 5	V
5	D V 7 6
6	D V 7 5
7	D V 6 5

Vous voyez que D V x x chez Est est plus probable que l'ensemble des deux combinaisons D seule ou V seul. Il y a trois combinaisons de singleton chez Ouest qui donnent D V x x à Est et ce sont le 5 seul, le 6 seul et le 7 seul. Tandis qu'il n'y a que deux combinaisons d'honneur seul chez Est : V seul ou D seule.

En partant du 2 pour faire l'impasse au 1er tour et en jouant comme je l'ai indiqué, on ne perdra deux levées que dans 4 cas : Ouest ou Est a chicane et l'on ne pouvait alors éviter le destin ; Est a V seul ou D seule.

Le petit chelem sera réussi 90,4 fois sur 100. C'est la meilleure tactique.

3e but : ne pas perdre 3 levées (on joue 5 ♣)

On joue comme dans le 2e but.

Notez que vous ne perdrez ainsi que 2 levées en cas de chicane à ♣, qu'elle soit chez Ouest ou Est. Les 5 ♣ sont immanquables.

Si vous commettez la faute de partir du Roi ou de l'As, vous perdrez 3 levées si l'adversaire qui joue en second a chicane, car vous aurez fait disparaître la branche supérieure de la fourchette. Vous ne ferez que l'As et le Roi.

Même tactique si l'on joue 4 ♣ et cherche à faire le maximum de levées sur l'ensemble des 32 cas possibles.

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

NOUVELLES D'ANGLETERRE

Les noces d'argent des souverains britanniques coûteront cher aux philatélistes. La métropole a, en effet, émis, le 26 avril, deux valeurs commémoratives : 2 1/2 p. et 7 livres ; mais, en outre, chaque colonie aura sa série particulière.

Les deux types seront identiques pour les quarante-sept colonies émettrices, mais les valeurs faciales varieront selon la monnaie locale. On aura donc au total quatre-vingt-quatorze vignettes, dont la moitié en « 1 £, 5 $, 5 ou 10 roupies », etc. ; l'ensemble coûtera environ 31 livres sterling et ne sera donc pas à la portée des bourses modestes.

J. BELLAY.